

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 26 Mars 1874.

No. 13.

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



U même instant, trois Makololos arrivèrent à eux et les aidèrent à remonter le courant. Ils gagnèrent enfin les roseaux de la rive opposée, et se trouvèrent bientôt sur le rivage, épuisés de fatigue et d'émotion. Les Makololos les quittèrent pour voler au secours des autres voyageurs. Valentin voulut les suivre, mais les forces lui manquèrent. Il retomba sur le sol au premier pas qu'il essaya de faire.

Il se traîna vers Juliette, qui l'attrapa et étendit les bras comme une personne qui va perdre connaissance.

Bientôt une pâleur effrayante couvrit le beau visage de la jeune femme et ses yeux se fermèrent. Une angoisse affreuse étreignit le cœur de Valentin.

Il se jeta à genoux à côté de Juliette et la prit dans ses bras ; il essaya de la réchauffer en la serrant contre son cœur, et en couvrant de baisers brûlants ses mains et sa figure.

Un soupir souleva enfin la poitrine de la jeune femme. Elle ouvrit les yeux et sa main serra faiblement celle de Valentin. Il poussa un cri de joie, qui retentit jusqu'au fond du cœur de Juliette.

Elle dégagea enfin sa main que Mazeran tenait toujours entre les siennes et qu'il couvrait de baisers.

—Juliette, ma Juliette adorée ! murmurait-il, les yeux rayonnants de bonheur et d'émotion.

Elle appuya doucement sa jolie main sur les lèvres du jeune homme, pour lui imposer silence.

—Tais-toi, lui dit-elle, tais-toi, je ne dois pas t'écouter.

—Ah ! je m'étais bien juré de ne pas te parler de mon amour ; mais, en te voyant là, presque morte, en pensant que j'allais peut-être te perdre pour toujours, j'ai senti mon cœur se briser. Tiens, Juliette, je ne savais pas encore à quel point je t'aimais !

Elle leva sur lui son beau regard humide. Ses lèvres s'entrouvrirent comme pour laisser échapper un doux aveu, mais l'expression de son visage changea tout-à-coup. Elle se couvrit la figure de ses deux mains.

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, qu'allais-je dire ?

—Juliette, demanda-t-il en cherchant à reprendre la main de la jeune femme, qu'as-tu donc ? Pourquoi ?...

—Oh ! laisse-moi, laisse-moi ! Je suis mariée, et je ne dois pas...

—Mais ton mari est mort sans doute.

—Il est vivant. Quand même il ne serait plus d'ailleurs, je ne pourrais jamais t'appartenir.

—Pourquoi ?

—Je ne puis te le dire

—Juliette, au nom du ciel !...

—Laisse-moi, je t'en conjure. En ce moment ma pauvre tête est bouleversée, et tes questions me font un mal affreux. De grâce, laisse-moi ?

—Juliette !...

—Laisse-moi... Et nos compagnons que tu oublies et qui se noient peut-être faute de secours en ce moment !

Elle se leva, et, dominant de la tête les hautes herbes qui lui avaient jusque-là masqué la rivière, elle chercha des yeux ses compagnons de voyage.

Rappelé à lui-même par les reproches de Juliette, Valentin courut à l'endroit où tous ses amis formaient un petit groupe autour de Geneviève.

En apercevant son maître, qu'il croyait noyé et qu'il cherchait de tous côtés, Joseph Furetal poussa un cri de joie et s'élança vers M. Mazeran qui lui tendit affectueusement la main.

Le naufrage du canot et le bain forcé qu'avait pris la pauvre Geneviève avaient déterminé chez elle une crise qui devait être la dernière.

III.

Sauvée par Richard Overnon et par deux Makololos qui étaient venus seconder le jeune Anglais, Clémence, trop faible encore pour marcher, était étendue sur un lit de roseaux à côté de sa belle-sœur.

Elle tenait entre ses deux mains une des mains de la mourante, dont le regard déjà éteint semblait chercher quelqu'un. En voyant Juliette s'agenouiller auprès d'elle et la serrer contre son cœur, Geneviève fit un mouvement de satisfaction. Les approches de la mort avaient déjà modifié son caractère égoïste et jaloux. Au moment de quitter la vie, il semblait que la lumière se fit dans son âme, et qu'elle comprit pour la première fois toute la bonté, tout le courageux dévouement de sa cousine. Tandis qu'elle faisait de vains efforts pour lui parler, un homme qui portait le costume des missionnaires catholiques, et que suivaient plusieurs sauvages, arriva auprès des voyageurs.

Il les salua en Anglais et les questionna avec bonté. Il paraissait avoir quelques connaissances en médecine. Il s'empressa d'examiner l'état de Geneviève. Quoiqu'il fit pour cacher ses impressions, il fut trahi par l'expression de sa physionomie.

— Je suis perdue, n'est-ce pas ? murmura la malade d'une voix qu'on entendait à peine.

Il garda le silence.

— Dites-moi la vérité, reprit-elle. Je souffre tant, que la mort serait un bienfait pour moi.

— Je crois qu'il est tant de faire votre paix avec Dieu, madame, répondit le nouveau venu.

— Vous êtes un missionnaire, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, un Portugais. Voilà trois ans que j'ai quitté Quilimané pour vivre au milieu des sauvages.

Geneviève fit signe à tout le monde de s'éloigner et resta seul avec le missionnaire. Lorsqu'elle eut rempli ses devoirs de chrétienne, et reçu les consolations que la religion catholique apporte au chevet des mourants, madame Martugnet appela tout le monde auprès d'elle. De sa voix creuse et affaiblie, elle adressa quelques mots à chacun.

— Juliette, dit-elle à sa cousine qui sanglotait, j'ai été souvent injuste envers toi. Je me reproche maintenant d'avoir si mal reconnu ta complaisance, ta douceur et ton dévouement pour nous tous. Dis moi que tu me pardonnes.

Madame Bartelle était trop émue pour répondre, mais elle serra la malade dans ses bras, et ce fut sur les lèvres de Geneviève que les siennes murmurèrent le pardon sollicité. La veuve réunie entre les siennes les mains de Clémence et de Juliette, et les serra ainsi sur son cœur, tandis que ses regards restaient fixés sur le petit crucifix que le *padre* Antonio tenait devant elle. Quelques minutes après, elle rendait le dernier soupir.

En dépit de leur fatigue et de leur état d'épuisement, Valentin, Overnon et Savinien, aidés de Joseph Furetal et des deux autres domestiques, prirent chacun un des deux bras de la rustique

civière qu'on avait préparée pour transporter le corps jusqu'au village.

Dans ce pays de feu où le soleil dévore tout, la décomposition s'opère avec une excessive rapidité ; il fallut enterrer Geneviève le jour même. On recouvrit sa tombe d'un amas de pierres, entre lesquelles on planta une petite croix de bois, que les sauvages promirent de respecter et d'entretenir.

Ces sauvages appartenaient à la tribu des Babimpés. Leurs vêtements, des plus primitifs, ne se composaient que d'une sorte de tablier en peau de sept ou huit pouces de longueur tout au plus. Quant aux femmes, un coquillage passé dans la lèvre supérieure qu'elle agrandit énormément les défigurait d'une manière épouvantable.

Leur chef, nommé Sekorou, avait une grande considération pour dom Antonio ; aussi les Babimpés montrèrent-ils beaucoup de bienveillance aux voyageurs. Ils leur apportèrent du sorgho, du maïs, de la farine, des patates douces et divers fruits.

Là, comme partout sur leur route, on leur parla du docteur Livingstone dont l'Europe entière connaît maintenant les voyages et les importantes découvertes. Il avait traversé le pays peu de temps auparavant, et laissé derrière lui une réputation de bienfaisance et de loyauté qui rendaient d'immenses services aux Européens qui avaient à suivre le même chemin.

Jamais Valentin et ses compagnons n'avaient compris l'heureuse influence d'un homme de bien, comme en voyant l'estime avec laquelle ces pauvres sauvages parlaient du docteur Livingstone et du *padre* Antonio.

Ce dernier s'empressa de prodiguer aux Européens tous les soins dont il pouvait disposer. Il leur raconta qu'il n'habitait chez les Babimpés que depuis deux ans, et que son intention était de s'enfoncer plus avant vers le nord. Il les prévint aussi des dangers qu'ils auraient à courir de la part des sauvages qui habitaient les bords de la Loangoua.

— J'ai voulu m'établir chez eux, dit-il, mais il m'a fallu m'éloigner de leur terre inospitalière au bout de trois jours. Leur chef, Mbouroussémé, a pourtant à sa cour un Européen, un de vos compatriotes même, m'a-t-il semblé ; mais on ne m'a pas permis de lui parler. Ce malheureux vieillard a l'air maintenant d'un vrai sauvage, et l'affaiblissement de sa raison est probablement le seul motif qui ait empêché de le massacrer.

En questionnant le *padre* Antonio au sujet de cet Européen, que, d'après des renseignements antérieurs, il supposait avec raison n'être autre que leur cousin Gaspard Novéal, nos voyageurs racontèrent à leur tour au missionnaire quel était le but de leur expédition. Juliette lui demanda en outre si, dans le cours de ses excursions, il n'avait pas entendu parler d'un Français nommé Bartelle.

— Vous me rappelez un triste souvenir, répondit le missionnaire. J'ai rencontré en effet un Français de ce nom. Il se faisait appeler M. Prosnier, mais, quelques instants avant sa mort, il m'a remis une lettre pour sa femme en me disant...

— Avant sa mort ! s'écria Juliette. Mon mari...

— Votre mari, madame ?

— Je suis madame Bartelle... Avant sa mort ! disiez-vous... Mon mari est mort ?

— Mon Dieu ! madame, si j'avais pu prévoir que cette triste nouvelle vous concernât...

— De grâce, monsieur, parlez, parlez franchement. J'ai déjà tant souffert que j'ai du courage contre le malheur. Mon mari a succombé ?...

— Hélas ! oui, madame. Il est mort en chrétien et dans mes bras.

— Oh ! mes enfants, mes pauvres enfants ! murmura Juliette en se couvrant la figure de ses deux mains.

De grosses larmes ruisselaient entre les doigts de la malheureuse femme. Tout son corps tremblait.

— Juliette, ma bonne et chère Juliette, du courage dit Clémence, qui courut à sa cousine et la serra dans ses bras avec une profonde émotion.

Il y eut un moment de silence, interrompu seulement par les sanglots étouffés de la jeune femme.

Enfin Juliette parvint à dominer sa douleur. Elle supplia don Antonio de lui remettre la lettre de son mari et de lui dire tout ce qu'il savait sur le compte de ce dernier.

Voici ce que le missionnaire lui raconta.

Environ quinze mois auparavant, lui-même était prisonnier chez les Bashoukoulompos, peuplade belliqueuse et féroce qui habite la rive gauche du Zambèse, et qu'on reconnaît à sa singulière coiffure en forme de cône. Un jour, un métis arabe (Ben-Mossul évidemment) arriva chez les Bashoukoulompos, dont le village s'appelait Mazila. Il offrit au chef de la tribu de lui amener un blanc qui s'était chargé de conduire à Sérouma.

— Ce blanc est bien riche, dit l'Arabe, quand vous l'aurez tué, vous trouverez beaucoup de butin. Il n'a pour escorte que cinq ou six Banyais dont vos guerriers viendront facilement à bout.

Le chef accepta avec empressement la proposition de l'Arabe. Celui-ci retourna auprès du voyageur, qu'il avait quitté sous prétexte d'explorer le chemin à suivre.

Le roi des Bashoukoulompos envoya aussitôt ses troupes au devant du blanc, qu'il ordonna de lui amener vivant s'il était possible, dans l'espoir d'en tirer une rançon. Il leur recommanda de massacrer les Banyais et même l'Arabe à qui il avait promis, pour sa trahison, une part du butin qu'il aimait tout autant ne pas avoir à déboursier.

Les soldats qu'il avait expédiés revinrent quelques jours après, ramenant le voyageur blanc couvert de blessures et à demi-mort. Quoique épuisé par la fièvre, il s'était héroïquement défendu, et sa résistance aurait duré plus longtemps encore si le guide arabe ne l'avait traiteusement frappé par derrière.

Toute l'escorte avait été égorgée. Quant à l'Arabe, il avait probablement deviné la récompense que lui réservait le roi des Bashoukoulompos, car il s'était enfui à toutes jambes au milieu des bois. On n'avait pu le rejoindre.

Don Antonio prodigua au malheureux Européen tous les soins qui étaient en son pouvoir, mais les blessures de M. Bartelle étaient tellement graves que lui-même se regardait comme perdu. C'était, du reste, un homme énergique qui envisageait courageusement la mort. Il raconta une partie de son histoire au missionnaire, écrivit son testament et dicta une longue lettre pour sa femme.

Avec une prévoyance et un sang-froid extraordinaires dans une pareille situation, le capitaine Bartelle s'occupait de toutes les difficultés que le manque de constatation de sa mort dans ce pays perdu pourrait causer plus tard à sa famille. Il indiqua au missionnaire les formalités à remplir pour parer autant que possible à ces inconvénients. Enfin, outre la lettre à Juliette qu'il avait dictée au padre Antonio, il en écrivit une seconde où il indiquait à sa femme tous les renseignements qu'il avait recueillis sur M. Gaspard Novéal et sur l'héritage qui devait revenir à ce dernier, tant dans l'Inde qu'en Afrique.

Quoiqu'il eût déjà expliqué sa conduite à ma-

dame Bartelle dans deux anciennes lettres (dont aucune n'était parvenue à Juliette), il lui donnait encore de nouveaux détails à ce sujet.

Afin d'éviter le sort fatal de toutes les personnes qui avaient essayé de se mettre à la recherche de M. Novéal, il avait changé de nom et employé force ruses pour dépister les ennemis mystérieux qui devaient le poursuivre.

Après avoir supporté des fatigues, des privations et des dangers inouïs, le capitaine, qui était vigoureusement trempé, au physique comme au moral, était venu échouer à cent cinquante milles, tout au plus, de la résidence de celui qu'il cherchait.

Voyant l'état désespéré de leur prisonnier, les Bashoukoulompos avaient cru pouvoir se dispenser de le surveiller. Ils avaient compté sans l'énergie de M. Bartelle.

Au milieu de la nuit, secondé par le père Antonio, il brisa ses liens, sortit du village et se réfugia dans les montagnes avec le missionnaire portugais.

Tous deux redescendirent ensuite de l'autre côté et gagnèrent des marécages, où ils restèrent cachés durant plusieurs jours, sans autre nourriture que quelques larves et quelques racines. Une fois que les Bashoukoulompos eurent perdu leurs traces et renoncèrent à les poursuivre, ils sortirent des roseaux qui les abritaient et se dirigèrent vers le Zambèse.

Après plusieurs jours d'une marche d'autant plus pénible que M. Bartelle pouvait à peine se traîner, ils arrivèrent à un autre village de Babimpés, nommé Mazila, et situé à trente ou quarante milles de Nyanva. Ce fut la dernière étape de M. Bartelle. Deux jours après son arrivée à Mazila, il rendit le dernier soupir entre les bras du missionnaire. Avant de mourir, il remit tous ses papiers au padre Antonio, en le priant de les faire passer en Europe aussitôt qu'il en trouverait l'occasion.

On comprend qu'au milieu de l'Afrique les occasions de ce genre ne se présentent pas souvent ; ainsi le missionnaire conservait-il depuis longtemps le dépôt qu'on lui avait confié, sans avoir pu remplir les intentions de son compagnon d'infortune.

Nous n'essaierons pas de détruire l'impression que ce récit et la lecture de la lettre du capitaine firent éprouver à Madame Bartelle. Elle n'avait jamais eu d'amour pour son mari, mais elle éprouvait pour lui l'affection qu'une femme ressent toujours pour le père de ses enfants. Puis, comme l'éloignement, la mort adoucit les imperfections, et le souvenir indulgent nous rappelle plutôt les bonnes qualités que les défauts de ceux qui ont quitté ce monde.

Dans cette lettre, écrite au moment suprême, M. Bartelle avait d'ailleurs montré à sa femme plus de cœur et d'affection qu'il ne lui en avait jamais témoigné durant toute sa vie. Il lui demandait pardon d'avoir été quelquefois dur et injuste pour elle, et s'excusait de sa brusquerie et de son avarice sur le désir qu'il avait de laisser une fortune honorable à ses enfants.

Somme toute, la lettre était celle d'un homme de cœur et de courage. On y devinait, du reste, l'influence bienfaisante de la religion, qui avait adouci ses dernières pensées, éclairé son âme et disposé son cœur à des sentiments de tendresse et d'indulgence.

V.

Dès que M^{me} Bartelle fut un peu reposée, on se remit en route. Don Antonio accompagna les voyageurs pour qui il s'était pris d'affection. Il

espérait avec raison leur être utile par sa connaissance du pays et de la langue des habitants.

D'après tous les renseignements recueillis par lui et par nos voyageurs, il paraissait désormais évident que le blanc qui faisait partie de la cour de Mbourousémé, le chef des Batongas, était bien M. Gaspard Novéal. L'espoir de parvenir enfin au but qu'ils s'étaient proposé redoubla le courage de nos hardis explorateurs. Savinien lui-même cessa un peu ses plaintes et ses récriminations perpétuelles contre les gens qui l'avaient entraîné à cette fatale expédition.

En dépit de cet éclaircie dans leur horizon, nos voyageurs avaient encore bien du chemin à faire et bien des obstacles à surmonter avant d'arriver à Sérouma. Une fois là, on devait s'attendre à de nouveaux périls, car les Batongas de Mbourousémé passaient pour très-féroces.

Don Antonio, qui était resté deux jours au milieu de ces sauvages, n'avait échappé qu'à grand-peine à la mort; aussi envisageait-il avec une profonde inquiétude les dangers auxquels s'exposaient ses compagnons. Il leur avoua la vérité; mais quelles que fussent leurs appréhensions, ils étaient désormais trop avancés pour reculer.

Guidés par quelques Babimpés convertis qui s'étaient dévoués pour accompagner le missionnaire, ils arrivèrent enfin sur les bords de la Loan-goua. Grâce à leurs guides et aux renseignements qu'ils avaient recueillis, ils trouvèrent des barques cachées dans les roseaux du rivage. Ils traversèrent la Langoua assez près de son embouchure, contrairement aux prévisions de Mhourousémé. Ils évitèrent ainsi, sans se douter du danger auquel ils échappaient, le gué où les attendaient les guerriers batongas, qui, dans l'enivrement du combat, les auraient probablement massacrés presque tous, ainsi que l'espérait M. Morany.

Soutenu par les deux sorciers et sachant adroitement flatter les manies, les vices et la vanité de ses hôtes, Morany avait acquis un certain pouvoir à la cour. Grâce à ses cadeaux, il s'était déjà fait des créatures parmi les personnages influents.

Un de ses alliés accourut un jour, tout essoufflé, lui annoncer l'arrivée d'une caravane d'hommes blancs qui venait de faire halte à quelques pas de Sérouma.

Morany, qui avait compté sur l'embuscade du gué pour le débarrasser d'une partie au moins de ses ennemis, fit un geste de rage.

—N'importe! dit-il, ils sont à moi désormais!

Il courut aussitôt avec son interprète chez le roi, lui peignit les intentions des voyageurs sous les couleurs les plus défavorables, et l'engagea à les faire arrêter immédiatement.

Tazilé, le second sorcier, ayant appuyé cet avis, Mbourousémé s'empressa de l'adopter. On envoya une centaine d'hommes munis d'assagayes et de boucliers, pour s'emparer des étrangers et les conduire devant le roi.

Celui-ci revêtit ses habits de gala, qui se composaient d'un morceau de serge rouge orné de clinquants, de plusieurs bracelets et colliers en perles de verre, et d'une sorte de chapeau rond de matelot, surmonté de plumes et de perles rouges. Un pistolet sans chien et sans gachette, qu'il portait suspendu au cou comme un bijou précieux, complétait cette splendide parure.

Il se percha sur une sorte de grossier escabeau formé d'un tronc d'arbre à peine équarri et recouvert d'une peau de lion, et mit à la portée de sa main son assagaye, son mousquet sans batterie et un grand sabre.

Sa cour se rangea derrière lui. Ses femmes se placèrent à sa gauche, et les deux sorciers à droite, un peu en avant, afin de détruire par leurs incantations les sortilèges des étrangers. Quant à Morany, il se mit tout près du roi avec un makololo, qui lui servait d'interprète. Ses deux domestiques, Abud Shérasie et Bhyrrub Komul, se tenaient non loin de lui, mais cachés dans la foule, de manière à ce qu'on les vît pas.

On amena enfin les Européens.

En se voyant assaillis par les soldats de Mbourousémé, le premier mouvement de Valentin et de ses compagnons avait été de se défendre. Ils cédèrent pourtant aux instances du père Antonio, qui leur représenta l'inutilité d'une lutte contre des forces tellement supérieures, et les dangers que le combat pouvait faire courir à M^{me} Bartelle et à M^{me} Martigné. Ils baissèrent la tête et suivirent les soldats, le cœur oppressé par un sombre pressentiment.

On juge de leur profond étonnement lorsqu'ils reconnurent Morany, qui les regardait avec un sourire railleur et sinistre.

Don Antonio, qui était déjà venu à Sérouma et qui connaissait un peu la langue des sauvages, fit quelques pas en avant de ses compagnons et répondit en leur nom aux questions de Mbourousémé.

—D'où viennent ces Bazungas, demanda le roi.

—Ce ne sont pas des Bazungas (Portugais), mais des Makoas (Anglais), répondit le missionnaire, qui connaissait la haine que les Batongas portent à la nation portugaise, qu'ils prétendent avoir jadis occupé une partie de leur pays.

—D'où viennent-ils?

—De Lynyanti.

—Ce n'est pas vrai. Ils viennent des grands lacs salés (la mer).

—Sans doute, mais ils ont passé par Lynyanti.

—Tu vois bien qu'il est difficile de chercher à me tromper. Quels présents apportent-ils pour payer leur passage sur mes Etats?

—Ils sont bien pauvres maintenant. La route qu'ils ont parcourue a épuisé leurs ressources et la *tsésé* a détruit leurs bestiaux.

—Pourquoi alors se permettent-ils de fouler ma terre et de boire mon eau, s'ils n'ont pas de quoi les payer?

—La terre et l'eau appartiennent à Dieu. Chacun a le droit d'en user ici-bas.

—Ce n'est pas vrai. Tout est à moi ici. D'ailleurs, que viennent faire ces étrangers dans mon pays?

—Ils viennent chercher un parent.

—Et c'est pour cela qu'ils ont voyagé durant plusieurs lunes et bravé tant de dangers? Mbourousémé n'est pas un enfant qu'on amuse avec des mensonges.

Je t'ai dit la vérité.

Malheureusement pour Antonio, le roi, qui s'expliquait fort bien la présence d'un marchand d'esclaves voyageant pour son commerce, ne pouvait comprendre que les affections de famille eussent assez de puissance pour décider des gens raisonnables à entreprendre de si longs et si périlleux voyages.

Il regarda Morany comme pour lui dire: « Tu avais raison. »

Celui-ci, qui fumait son *houka* avec une indifférence affectée, lui répondit par un geste qui signifiait fort clairement: « Vous voyez bien! »

—Vous ne me croyez pas? dit le missionnaire avec tristesse, en s'adressant au chef des Batongas.

—Non. Mbourousémé est un grand roi. Il a dans

sa case un fétiche tout-puissant qui lui révèle les pensées perfides des Bazungas.

—Celui qui a prétendu que nous avions de mauvaises intentions contre toi est un méchant homme qui te trompe et que le ciel punira, reprit Antonio.

—Où est le parent que tes amis viennent chercher de si loin et à travers tous ces périls ?

—Le voilà, répondit Antonio en désignant Gaspard, qui, depuis quelques moments contemplant M^{me} Bartelle avec une attention et une agitation singulières.

—Ils l'aiment donc bien ?

—Sans doute.

—Comment se fait-il alors que, lui, il ne les reconnaisse même pas ?

—L'âge a affajoli ses facultés, répondit Antonio, qui, de peur d'exciter la convoitise de Mbourousémé, n'osait parler du véritable motif pour lequel on tenait tant à retrouver M. Novéal.

En entendant parler en effet de grandes richesses, le roi se serait fait tout de suite une idée exagérée de la rançon qu'il pouvait exiger de Gaspard et de ses parents.

—Tamanou est un sorcier plein de talent et de clairvoyance, reprit Mbourousémé, l'âge ne peut rien sur lui.

—Regarde ! lui dit Antonio.

Gaspard venait de se lever et s'avancait vers Juliette. Arrivé à deux pas de la jeune femme, qui lui souriait avec douceur, il s'arrêta. On eût dit qu'il cherchait à se rappeler quelque souvenir depuis longtemps effacé.

Malgré la couche d'huile et de terre d'un rouge brun dont il était couvert, Juliette lui tendit la main en l'appelant avec douceur par son nom de Gaspard Novéal.

—Je suis la fille de votre sœur Pauline Martigné, lui dit-elle. Ceux-là sont vos neveux, ajouta-t-elle en désignant ses compagnons d'infortune.

Soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'il n'eût pas compris, il ne fit aucune attention aux autres.

—Toi *Tabou* (sacrée), dit-il en étendant la main au-dessus de la tête de M^{me} Bartelle.

Don Antonio fit un geste de joie. Ce mot assurait la vie de Juliette.

Morany se hâta d'exploiter cet incident.

—Grand roi, dit-il à Mbourousémé, par l'intermédiaire de son interprète, tu vois combien mes renseignements étaient exacts. En te prévenant de l'arrivée de ces Bazungas fourbes et menteurs, je t'avais dit qu'ils amèneraient avec eux une femme bonne et bien intentionnée dont la vie tenait à la tienne, et qu'il fallait épargner à cause de toi. La science infailible de ce sorcier a découvert tout de suite quelle était cette femme. Dès que ses compagnons auront péri, et que la crainte de leur vengeance ne l'empêchera plus de parler, elle te révélera leurs projets.

—Qu'elle parle maintenant.

—C'est impossible, à moins pourtant...

—Parle donc.

—A moins qu'elle ne m'épouse.

Pourquoi cela ?

—Un serment solennel la retient. Une fois ma femme, elle doit m'obéir, et j'ai le droit de la délier de toutes ses autres promesses.

—Tu m'assures qu'elle parlera ?

—Je te garantis : mais, pour la décider à m'épouser, il sera nécessaire probablement de lui promettre la vie de ses compagnons.

—Jamais ! Ils mourront.

—Je le désire autant que toi, mais il faut agir de ruse.

—Comment ?

—Promets d'épargner leur vie, si cette femme m'épouse.

—Non ; mes yeux ont soif de leur sang.

—Attends donc. Une fois le mariage terminé, tu as bien promis de leur laisser la vie, mais non pas de renoncer à savoir la vérité. S'ils refusent d'avouer leurs mauvais desseins—et ils refuseront, —tu as le droit de les faire torturer pour les contraindre à parler.

—Sans doute.

—Une fois leurs corps déchirés par la torture, tu les laisseras partir, mais sans armes, sans vêtements et sans provisions. En outre, on fera défendre à tes sujets de leur donner à boire et à manger. Tu les feras d'ailleurs conduire au milieu des roseaux du Zambèse, de façon à ce qu'ils ne puissent retrouver leur chemin. Que veux-tu qu'ils deviennent alors ?

—Mon frère a la ruse du serpent, dit le chef émerveillé de cette diplomatie. Agis comme tu le voudras.

A l'issue de cette conversation, qui n'avait d'autre auditeur que l'interprète, Morany fit signe de lui amener M^{me} Bartelle.

—Je vous avais promis que nous nous reverrions, Juliette, dit M. Morany. Vous voyez que j'ai tenu ma parole. Êtes-vous disposée à tenir la vôtre ?

Elle baissa la tête et ne répondit pas.

—Quand je suis arrivé à votre secours, continua-t-il, si juste à temps pour soustraire vos enfants et vous à une mort certaine, vous m'avez juré que, si je sauvais vos deux filles, vous m'accorderiez un jour votre main.

—Je n'ai pas fixé d'époque, répondit-elle avec effort, car ce subterfuge répugnait à sa nature droite et loyale.

—Très-bien, dit-il d'un ton railleur. Mais voici une occasion qui vous décidera, je l'espère, à céder à mes désirs. Vos compagnons vont être tous sacrés, oui, tous, même ce Valentin que vous me préférez et que je tuerais de ma main.

—Monsieur Morany !

—Ah ! vous ne savez pas toutes les tortures que j'ai éprouvées depuis six mois en pensant que vous étiez ensemble et que... Tenez, laissons cela, car je le frapperais à l'instant même ; vos compagnons sont perdus, vous dis-je, et Don Antonio vous confirmera mes paroles. Moi seul je puis les sauver.

—Comment ?

—C'est mon secret. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que si vous consentez à m'épouser, on les remettra en liberté.

—Dites-vous vrai ?

—Si vous doutez, priez Don Antonio de le demander au roi.

Elle s'approcha du missionnaire, et le pria de questionner Mbourousémé.

Ainsi qu'il en était convenu avec Morany, le roi des Batongas répondit affirmativement.

Sur la demande de Juliette, il jura sur son fétiche d'épargner la vie des compagnons de M^{me} Bartelle et de les remettre en liberté, à condition qu'elle épouserait M. Morany.

Un violent combat se livrait dans l'âme de la jeune femme. Jamais, comme en ce moment, où il lui fallait enchaîner sa vie à celle de l'Eurasien, elle n'avait aussi vivement senti combien elle aimait Valentin et combien elle haïssait Morany. Tout en reconnaissant qu'il ne lui restait d'autre moyen de sauver d'une mort affreuse ses compagnons et celui qu'elle aimait, que de céder aux vœux de Morany, elle ne pouvait s'y résigner.

Voyant briller une lueur d'intérêt dans les yeux de M. Novéal, elle se jeta à ses genoux en le sup-

pliant de la protéger avec ses compagnons d'infortune.

Trompée comme tout le monde par la perfection avec laquelle Gaspard jouait son rôle d'insensé, elle lui parlait comme à un enfant et cherchait à lui faire comprendre les dangers qui la menaçaient et l'horrible alternative à laquelle la réduisait M. Morany.

Tamanou ne comprenait que trop la situation de sa petite-nièce, mais la présence de l'Eurasian, qui se tenait à côté de Juliette, l'empêchait de répondre à la jeune femme. C'eût été révéler sa ruse, perdre son autorité, s'enlever tout moyen de venir plus tard en aide à ses malheureux compatriotes et se condamner lui-même à la mort.

—Au nom du ciel! monsieur Novéal, rappelez vos esprits, disait Juliette en pleurant. Nous sommes vos parents les enfants de votre sœur. Répondez-moi; on dit que je lui ressemble. Voyons, ne m'entendez-vous pas, monsieur Novéal? Oh! si Dieu ne fait pas un miracle en notre faveur, nous sommes perdus!

La voix de la jeune femme était si déchirante et sa figure exprimait un tel désespoir, que deux fois M. Novéal ouvrit la bouche pour lui adresser quelques paroles d'espoir. Mais chaque fois il rencontra le regard inquisiteur et méfiant de Morany. Ce dernier se tenait si près de Juliette que tamanou ne pouvait parler à la jeune femme sans que l'Eurasian l'entendit.

Désespéré de l'inutilité de ses efforts pour réveiller l'intelligence de son malheureux parent, M^{me} Bartelle se retourna vers Morany; mais, dès les premiers mots, elle comprit que, de ce côté, elle devait renoncer à tout espoir.

—Ne perdons pas de temps à ces débats inutiles, lui dit Morany. Le roi s'impatiente et pourrait retirer la grâce que, sur mes instances, il avait promise à vos compagnons. Tous ces trésors que vous m'offrez en votre nom et en celui de vos parents ne changeront rien à ma détermination. Il y a quelque chose que je préfère à tout, même à des monceaux d'or, et c'est vous. Je vous aime et j'ai juré que vous m'appartiendriez. Depuis trois ans, je vis dans cet espoir. Ecoutez-moi; Juliette. Riches tous deux, nous mènerons une existence de plaisirs et de fêtes. Nous habiterons où vous voudrez. J'aimerai vos enfants pour l'amour de vous. Je serai votre esclave...

—Votre esclave! interrompit Juliette avec amertume. L'esclave est celle qu'on achète avec de l'or ou par des menaces.

Elle voulut encore essayer de s'adresser au cœur du créole; mais elle sentit si bien l'inutilité de ses instances, qu'elle s'arrêta au milieu d'une phrase commencée. Sa dignité comme sa pudeur se révoltaient de supplier ainsi.

—Il suffit, monsieur, dit-elle enfin en relevant la tête; vous êtes le maître et j'obéirai. Dieu me vengera.

Il haussa les épaules en souriant.

—En attendant, répondit-il, le roi attend, et le révérend père Antonio est là, tout prêt à nous unir.

—Qu'il me soit permis, du moins, de dire adieu à mes amis.

—Certainement.

Juliette, qui n'avait été ni garottée ni dépouillée de ses armes comme les autres voyageurs s'approcha des prisonniers.

—Mes amis, leur dit-elle en faisant un sublime effort pour contenir ses larmes, vous allez être remis en liberté.

—Et toi? s'écria Clémence.

—Moi, je reste ici.

—Pour épouser ce misérable assassin, sans doute, dit Valentin, qui avait entendu une partie de la conversation et deviné le reste.

—Ce n'est qu'à ce prix que je puis survivre ma vie et la vôtre.

—Et tu crois que nous achèterons notre salut au prix de ton malheur éternel? s'écria Clémence en embrassant sa cousine.

—Il le faut, Clémence; toi et moi nous avons à remplir un devoir qui l'emporte sur toute autre considération. Tu as un fils; moi, j'ai deux enfants. Tous trois sont bien jeunes encore. Que deviendront-ils si l'une de nous au moins ne reste dans ce monde pour veiller sur eux? Je te recommande mes pauvres filles, Clémence. tu seras bonne pour elles, je le sais. Tu n'oublieras pas que leur mère a donné sa vie pour te conserver à l'amour de ton fils. Si quelque jour Frédéric pouvait épouser une d'elles, de là-haut je verrais avec bonheur une union qui me récompenserait du sacrifice que je fais aujourd'hui. Elles sont douces et bonnes toutes les deux. J'ai assez souffert ici-bas pour que Dieu en tienne compte à mes pauvres orphelines, et leur épargne de trop cruelles épreuves. Ne m'interromps pas. Tu dois bien voir que ma résolution est inébranlable. Une discussion entre nous ne servirait qu'à prolonger une situation déjà bien cruelle et à lasser plus vite la patience de nos ennemis. Approchez, sir Richard, j'ai quelque chose à vous dire.

VI.

Richard fit un pas vers Juliette.

—Vous aimez ma cousine Clémence, et, de son côté, elle vous aime.

—Juliette, Juliette! s'écria M^{me} Martigné en cachant sur l'épaule de sa cousine son visage couvert de rougeur et de confusion.

—Pardonne-moi de trahir ton secret, reprit M^{me} Bartelle avec un doux et triste sourire, mais il me semble qu'en préparant votre bonheur, j'adoucis les chagrins que je vous laisse à supporter. Oui, sir Richard, Clémence vous aime; elle me l'a dit, et dans la position où je suis, vous comprenez qu'on n'est pas disposée à mentir. Elle ne vous l'eût jamais avoué, car elle a deviné le soupçon qui s'était élevé dans votre cœur.

—Madame, murmura Overnon, ne croyez pas...

—Ne cherchez pas à le nier. Les apparences ne justifiaient que trop vos craintes, peut-être même à ce moment-là avaient-elles quelque fondement. Vous voyez que je vous parle franchement; mais c'est avec la même franchise aussi que je vous jure que maintenant vous êtes réellement et sincèrement aimé par une bonne et noble femme digne de votre estime et de votre tendresse.

—Oh! si vous saviez combien ce que vous venez de me dire me rend heureux? dit Richard avec élan. Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

—En veillant sur mes enfants, répondit Juliette.

—Je ne puis vous abandonner ainsi.

—Il le faut, sir Richard; Clémence ne peut voyager seule. D'ailleurs, votre présence ne servirait à rien. Au nom du ciel, ne songez qu'à mes enfants!

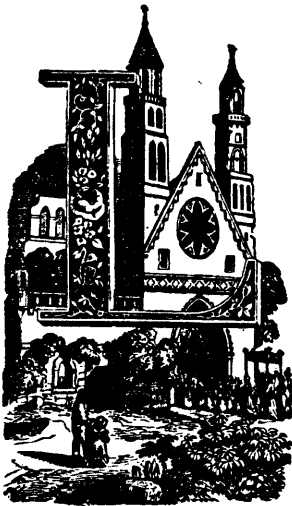
Elle les embrassa, et tint Clémence bien longtemps serrée contre son cœur.

—Sois une mère pour mes enfants, lui dit-elle encore en la quittant, et aime-les bien pour l'amour de moi!

(A continuer.)

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



A comtesse de Kéroual ne fit point exception à la règle générale ; le résultat de ses héritations finit par être rassurant. Elle se démontra d'une façon lumineuse que les larmes de Marthe ne signifiaient rien ; qu'il serait absurde d'attacher la plus légère importance et de vouloir tirer le moindre pronostic du chagrin sans cause d'une enfant ; que son cœur ne se trompait pas, et qu'enfin tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Aussi, quand Léonie, s'apercevant qu'il ne lui restait plus que deux heures avant l'arrivée du baron Goutran de Strény, songea qu'il était grandement temps de s'occuper de sa toilette, quitta le parc et se dirigea vers le château, son charmant visage était redevenu radieux et ses grands yeux brillaient de leur plus vif clat.

XII.—L'arrivée.

Au moment où Mme de Kéroual allait atteindre l'escalier à double rampe conduisant aux appartements du rez-de-chaussée, elle vit à l'une des extrémités de la pelouse, Périne assise sous une tonnelle de verdure et surveillant les jeux de Marthe et de Georgette.

Elle lui fit signe de venir la rejoindre.

« Les enfants peuvent rester seuls, lui dit-elle, puisque vous avez absolument voulu remplir auprès de moi les fonctions de femme de chambre, j'ai besoin de vos services pour m'habiller. »

Périne suivit la comtesse. Cette dernière était vêtue, comme de coutume, avec une élégante simplicité, mais, pour recevoir le baron Goutran de Strény, cette toilette lui semblait insuffisante.

Veuve depuis un peu plus de deux ans, Léonie ne portait plus le grand deuil, mais elle n'avait pas encore repris, jusqu'à ce jour, les vêtements de couleurs claires et voyantes.

Elle fit choix d'une jupe de soie, d'un gris perle très-pâle, à rayures blanches et violettes ; elle mit un corsage de mousseline blanche ruché et bouillonné, dont la demi-transparence laissait deviner les rondeurs satinées de ses épaules et de ses beaux bras. Elle disposa son admirable chevelure blonde avec un soin inaccoutumé, et leurs longues boucles encadrèrent délicieusement l'ovale de son doux visage auquel les émotions qu'elle éprouvait depuis le matin donnaient une coloration inaccoutumée.

Ceci fait, elle se regarda de la tête aux pieds dans une grande glace et il lui fut impossible de ne pas s'avouer à elle-même qu'elle était merveilleusement belle.

Assurément Périne ne pouvait passer pour flatteuse et nous la savons incapable d'articuler un seul mot qui ne fût l'expression exacte de sa pensée.

Elle s'écria naïvement, involontairement en quelque sorte, ne faisant que répéter tout haut ce qu'elle se disait tout bas :

« On ne donnerait pas vingt ans à madame la comtesse ! »

Bien vrai ? demanda Léonie en se tournant vers elle et en lui souriant.

—Madame la comtesse a des yeux pour interroger son miroir, il doit lui répondre que je suis franche. Un miroir n'est jamais menteur.

—Sans doute, et cependant combien de femmes l'interrogent et ne savent pas ou plutôt ne veulent pas comprendre sa réponse. Enfin, je me plais à croire le mien, car il me dit comme vous que je suis toujours jeune. »

Puis, après un instant de silence, Mme de Kéroual reprit :

« Je n'ai jamais été, grâce à Dieu, bien coquette ; je le suis aujourd'hui moins que jamais, et cependant je me sens heureuse, je l'avoue, à la pensée que je puis paraître belle encore : il est si triste de vieillir. » Et elle ajouta tout bas : « Quand on aime et quand on est aimé. »

Périne s'était approchée de la fenêtre et regardait Marthe et Georgette qui se bombardaient joyeusement avec des fleurs dont elles venaient de remplir leurs petits tabliers.

« Si madame la comtesse n'a plus besoins de moi, dit-elle, je vais aller rejoindre les enfants. »

—Tout à l'heure, répliqua Léonie, rien ne presse ; les enfants peuvent à merveille se passer de vous ; vous les rejoindrez dans quelques minutes. »

Evidemment la jeune femme avait une communication à faire à sa femme de confiance ; évidemment aussi cette communication était embarrassante et Mme de Kéroual ne savait comment s'y prendre pour l'aborder.

« Périne, murmura-t-elle enfin non sans une hésitation manifeste, avant une heure M. le baron de Strény arrivera au château..... »

La comtesse s'interrompit et Périne eut le temps de répondre :

—Tout est prêt pour le recevoir.

—Le baron de Strény est mon cousin, mon unique parent, reprit Léonie ; il m'est absolument dévoué, je puis le dire avec conviction ; car il me prouve son dévouement mieux que par des paroles. Vous voyez qu'il n'hésite pas à quitter Paris où il est recherché, fêté, où il mène l'existence la plus animée et la plus brillante, pour venir visiter une pauvre recluse comme moi dans la solitude de ce château perdu.

—Je ne vois pas qu'il y ait un bien grand mérite à profiter de la gracieuse hospitalité de madame la comtesse, dans ce pays qui est magnifique, interrompit Périne.

—Vous vous trompez, ma chère enfant, répliqua vivement la comtesse, ou plutôt vous parlez d'une chose qu'il vous est impossible d'apprécier. Il y a du mérite, croyez-le bien, il y en a beaucoup, lors-

qu'on est un homme du monde comme mon cousin, à abandonner le théâtre de ses succès et à rompre avec toutes ses habitudes pour se plier aux miennes qui doivent lui paraître bien monotones et bien incolores. Je suis profondément reconnaissante d'un tel sacrifice et je veux que M de Strény soit accueilli par tout le monde ici comme un hôte dont la présence est chère et précieuse. Mon désir et mon ordre sont que ceux qui m'entourent considèrent mon cousin comme étant le maître au château autant que moi-même. Faites donc en sorte de lui plaire, ma bonne Périne, car je serais au désespoir s'il allait ne point partager l'affection que vous m'inspirez.

—Madame la comtesse peut être tranquille, répondit la femme de Jean Rosier, mon mari et moi nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour conquérir les bonnes grâces du parent de madame.

—Et vous y parviendrez facilement, je n'en doute pas, poursuivit Léonie. Gontran saura vous apprécier ; il est si intelligent et il est si bon.

Après un silence de quelques secondes, la jeune veuve, toute rougissante et baissant les yeux, murmura :

« Vous comprendrez quelle importance j'attache à la recommandation que je viens de vous faire quand je vous aurai dit que si je me décide un jour à donner un second père à ma bien-aimée Marthe, et à quitter mon nom de comtesse de Kéroural, ce sera pour prendre celui de baronne de Strény.

Ces paroles portèrent la lumière dans l'esprit de Périne. Elle s'expliqua aussitôt le trouble et l'émotion de sa maîtresse ; elle ne s'étonna plus des soins minutieux auxquels elle se livrait depuis le matin pour préparer à M. de Strény un appartement digne de lui ; elle comprit enfin que Léonie aimait son cousin, et comme la comtesse était à ses yeux un de ces êtres parfaits qui ne peuvent faillir et de qui tout est bien, elle ne songea même point à s'étonner de cet amour venu si vite après le veuvage.

« En vous parlant d'un projet d'union qui se réalisera peut-être plus tard, ajouta vivement Mme. de Kéroural, je viens de vous donner une grande preuve de confiance ; il est inutile, n'est-ce pas, de vous recommander le secret le plus absolu ?

—Ah ! s'écria Périne, j'espère que Mme la comtesse ne me fera point l'injure de douter de ma discrétion ?

—Non, certes, car, si j'en doutais, j'aurais gardé le silence.

Ces mots terminèrent l'entretien ; Périne rejoignit les enfants : Léonie quitta son appartement et gagna le parc après avoir ordonné à deux domestiques d'aller attendre auprès de la grille le passage de la malle-poste afin de transporter au château les bagages du baron de Strény.

Quelques minutes avant quatre heures, les grelots d'un attelage lancé au galop, les claquements du fouet d'un postillon et la fanfare classique de la petite trompette d'un conducteur, se firent entendre sur la grande route, puis la rapide voiture de l'administration des postes apparut dans un tourbillon de poussière et s'arrêta devant la grille.

La portière s'ouvrit ; le baron Gontran de Strény, en toilette de voyage irréprochable, sauta légèrement sur la route, et voyant près de la grille Léonie, pâle d'émotion, il courut à elle, lui serra les mains, et l'embrassa sur les deux joues en s'écriant :

« Ah ! chère cousine, chère cousine, que je suis heureux de vous voir ! »

En apparence, il n'y avait rien là de plus que l'affectueuse et cordiale étreinte d'un parent, et

cependant la comtesse devint pourpre au moment où les lèvres de Gontran effleurèrent son visage, et son cœur se mit à battre avec une impétuosité si grande, qu'il lui sembla qu'il allait briser sa poitrine.

M. de Strény lui saisit le bras, et, sans s'occuper de ses bagages que le conducteur déchargeait, il l'entraîna sous la voûte de verdure et lui fit prendre une allée latérale si touffue qu'elle en était sombre.

La jeune femme suivit passivement l'impulsion qu'elle recevait de son cousin, elle n'avait plus ni force ni volonté, sa pensée elle-même se noyait dans une sorte d'ivresse intérieur plus facile à comprendre qu'à définir.

Aussitôt qu'ils se trouvèrent tous les deux hors de vue, Gontran la saisit dans ses bras et l'appuya contre son cœur avec une impétuosité passionnée en murmurant à son oreille :

« Léonie, Léonie, vous m'aimez toujours n'est-ce pas ?

—Si je vous aime, balbutia la comtesse, il demande si je l'aime ?

—Eh bien, oui, c'est vrai, j'ai tort, répliqua le baron, vous m'aimez, je le sais, je le sens, j'en suis sûr. Mais je suis si heureux de vous l'entendre dire, c'est pour cela seulement que je vous le demande. Dites-le moi donc, Léonie, oh ! dites-moi que vous m'aimez !

—Je vous aime, je vous aime, je vous aime, et je vous aimerai toujours, fit la jeune femme d'une voix mourante ; et vous, Gontran, m'aimez-vous encore ?

—Plus que jamais, s'écria le baron, plus que jamais et plus que tout. Ce n'est pas de l'amour que j'éprouve, Léonie, c'est du délire, je mentirais en disant que je t'aime, je mentirais, car je t'adore !

Le duo d'amour ainsi commencé se continua jusqu'au château. Léonie enivrée se suspendait au bras de Gontran, elle écoutait sa voix doucement émue qui charmaient ses oreilles comme la plus harmonieuse, la plus céleste des musiques, il lui semblait marcher dans un rêve et tout bas elle se demandait si la terre était le paradis.

Le baron Gontran de Strény, hâtons-nous de le dire, passait à bon droit dans le monde de Paris pour l'un des hommes les plus aimables qu'il fût possible de rencontrer.

Agé de trente-deux ans, au moment où commence ce récit, grand et mince, il réunissait une figure charmante à une tournure tout à fait cavalière et distinguée.

Une chevelure brune, naturellement bouclée et qu'il portait courte, couronnait son front haut, d'une blancheur de marbre, où se lisaient la résolution et l'intelligence.

De longs cils de velours, qu'aurait enviés une femme, prêtaient à ses grands yeux d'un bleu sombre quelque chose d'oriental et de voluptueux. Sa bouche, admirablement dessinée, servait d'écrin vermeil à des dents admirables. Ses moustaches, presque blondes, longues et effilées, donnaient du caractère à son visage d'une beauté peut-être trop féminine.

Deux choses seulement, non pas sans cesse, mais de temps à autre, venaient déparer cette figure digne de la statuaire antique, c'étaient le regard et le sourire.

Le regard manquait de franchise ; il exprimait à de certains moments l'astuce et la duplicité. Le sourire, tantôt ironique et tantôt sensuel, était parfois presque cruel.

Somme toute, le baron de Strény ressemblait vaguement aux portraits que le dernier siècle nous a légués du fameux révolutionnaire Saint-Just.

La main de Gontran était exquise, longue et mince, avec des doigts effilés et des ongles roses, une véritable main de fils de croisé (et il en avait le plus grand soin) ; le pied d'une forme toute patricienne, disait le gentilhomme au premier coup d'œil.

Gontran savait depuis longtemps à quoi s'en tenir relativement à ses avantages extérieurs, mais il avait sur lui-même assez d'empire pour cacher admirablement la fatuité qu'ils inspièrent.

Le culte qu'il professait à l'endroit de sa propre personne, ne l'empêchait point d'affecter une complète ignorance de ses perfections. Tant de modestie, jointe à tant de beauté, devait être une séduction de plus, se disait-il, et il ne se trompait pas.

Nous ne parlerons point avec détail de son élégance, il nous suffira d'affirmer que Gontran était au nombre de ces quelques jeunes gens qui ne suivent pas la mode, mais qui la devançant, et dont les arrêts font loi en matière de toilette, comme jadis ceux de Brummel et du comte d'Orsay.

XIII.—Gontran.

Le baron de Strény doit jouer dans cette histoire un rôle capital, il nous faut donc, avant de continuer notre récit, mettre rapidement sous les yeux de nos lecteurs le passé de ce personnage.

Gontran appartenait à une excellente famille ; il était, du côté de sa mère, cousin issu de germain de la comtesse de Kéroural.

Pendant toute son enfance et sa première jeunesse, il fut gâté outre mesure par son père, qu'éblouissaient l'esprit naturel et les brillantes qualités physiques de ce fils unique. Un homme sage et prudent se serait effrayé de la prodigieuse précocité du jeune Gontran, mais le vieux baron était faible, et bien loin de prendre l'alarme, il ne songeait qu'à s'extasier.

Doué d'une facilité prodigieuse et d'une intelligence hors ligne, Gontran, élève externe du collège Charlemagne, remportait, presque sans travail, tous les prix.

Le baron, pour le récompenser, allait au-devant de ses désirs, lui prodiguait l'argent, et ne s'inquiétait point de la manière dont il le dépenserait et des habitudes insensées qu'il lui ferait prendre.

A seize ans, le collégien avait deux chevaux à lui dans l'écurie de son père, et chaque soir, en été, on le voyait monter la grande avenue des Champs-Élysées, fièrement en selle sur sa jument pur sang, ou conduisant avec un aplomb d'enfer, du haut des coussins de son dog-kart, un grand stepper irlandais qui trottait à la hauteur du poitrail. Les jours de congé, il ne manquait jamais de se rendre aux courses.

Certes, en principe, nous ne voyons aucun mal à cela, et les élégants plaisirs du sport ne sont point de ceux, croyons-nous, que l'on doive raisonnablement critiquer.

Mais (car dans presque toutes les choses de ce bas monde il y a un mais,) voici où était le danger.

De dangereuses fréquentations enlevèrent au jeune homme, ou plutôt à l'enfant cette délicate fraîcheur morale qui est à l'âme ce que le duvet est à la pêche. A peine avait-il dix-huit ans et déjà, devenu matérialiste et sceptique, il ne croyait plus rien de ce qui est sacré ; il niait effrontément la vertu des femmes, il *blaguait* l'amour, il ne reconnaissait comme sérieuses que deux choses : l'or et le plaisir.

Ce qui ne l'empêchait de conserver la voix la plus douce, les manières les plus patriciennes, et

des yeux de page amoureux dans un visage de jeune fille.

Gontran venait d'atteindre sa majorité lorsque son père mourut, le laissant seul et unique maître d'une fortune d'un million.

Certes, avec cinquante mille livres de rentes, le jeune homme aurait pu mener une existence large et brillante, en régularisant le présent et en s'occupant de l'avenir, mais il aurait fallu pour cela ne point se trouver en but à une foule d'entraînements, auxquels, nous devons le dire, il n'essaya même pas de résister.

Pendant cinq ans le baron de Strény éblouit Paris par l'éclat de ses splendeurs. On citait la beauté de ses attelages, l'excentricité de ses habitudes. On colportait ses mots spirituels ; on en faisait passer sous son nom un grand nombre qu'il n'avait pas dits ; on copiait sa façon de s'habiller, de parler, de marcher, de tenir stick et de porter son lorgnon ; on imprimait les menus des prodigieux diners qu'il offrait à ses amis et à ses amies dans son joli hôtel de la rue Saint-Lazare ; un petit journal, *le Corsaire*, qui jouissait d'une grande vogue à cette époque, s'était fait le moniteur de ses aventures et de ses duels, car Gontran, très-fort à l'épée et au pistolet, se battait avec la plus extrême facilité et la plus gracieuse insouciance.

Cette vie à grandes guides dura cinq ans. Au bout de ce temps il ne restait rien du million ; il restait même un peu moins que rien, car les fournisseurs, mal payés depuis quelques mois, et flairant la ruine comme les rats, dit-on, flairent la dernière heure du navire qui va sombrer, commençaient à montrer les dents et à envoyer du papier timbré. L'hôtel, hypothéqué jusque dans ses fondations, n'appartenait plus qu'en apparence au baron de Strény.

A ce moment Gontran pouvait dire encore : *tout est perdu fors l'honneur.*

Il avait fait d'immenses folies, mais les folies perdent un avenir et ne flétrissent point un nom.

Il lui restait trois partis honorables à prendre ; vendre ses chevaux, ses voitures, ses meubles, ses bijoux, payer toutes ses dettes, solliciter une place et se mettre à travailler courageusement pour vivre, ou s'engager comme simple soldat et s'en aller gagner en Afrique une épauvette et un morceau de ruban rouge, ou, enfin, prendre un pistolet et se faire sauter la cervelle.

Mais Gontran n'avait ni le courage de la pauvreté, ni celui du travail. Quant au suicide, il y songea pendant quelques minutes, mais il dit ;

"Pourquoi mourir ? la vie est bonne ! Amis, maîtresses et fournisseurs m'ont exploité pendant cinq ans, à mon tour de prendre une revanche ! J'étais dupe et je vais cesser de l'être !"

Et il le fit comme il le disait.

Or, ce que Gontran appelait : *cesser d'être dupe*, c'était, ou à peu près, devenir fripon.

Il continua donc à vivre, sinon splendidement, comme par le passé, du moins en conservant les apparences de la fortune et en mettant en œuvre, pour soutenir ce luxe d'emprunt, les mille et une ressources dont l'emploi constitue, dans la vie et dans le monde de Paris, le chevalier d'industrie de bonne compagnie.

Il emprunta de toutes mains et ne rendit jamais ; il acheta pour revendre ; il faillit vingt fois aller échouer sur les bancs de la police correctionnelle, mais il avait de si belles paroles, il savait mettre en jeu, avec une habileté si grande, les promesses fallacieuses et les espoirs menteurs, qu'il trouva toujours moyen de détourner l'orage ; il joua surtout, il joua sans cesse, et avec un bonheur telle-

ment soutenu, qu'on ne tarda guère, dans les cercles dont il faisait partie et dans les salons du demi-monde, (le mot n'existait pas encore), à s'étonner d'une heureuse chance à tel point persistante.

De l'étonnement au soupçon il n'y avait qu'un pas, et ce pas fut bientôt franchi. On observa, et l'observation donna la triste certitude que le jeune homme devait sa veine merveilleuse à son adresse et non point au hasard.

Cette découverte avait été faite dans un cercle composé de gens de bonne compagnie qui ne voulaient pas de scandale.

L'un d'eux, le comte de B....., autorisé par sa grande situation, prit à part Gontran de Strény, lui fit comprendre avec la plus exquise politesse, qu'à l'avenir il ne trouverait plus au cercle de partisans ni d'adversaires, et termina en l'engageant à donner sa démission, unique moyen d'éviter une exclusion humiliante.

Gontran, se voyant découvert, aurait dû baisser la tête, se taire et disparaître. Il manqua de tact et comme, après tout, les preuves matérielles contre lui faisaient défaut, il essaya de payer d'audace.

Il parla haut ; il se dit insulté, et prétendant rendre responsable de l'injure qu'il recevait l'honorable gentleman qui venait de se faire l'interprète de l'opinion générale, et lui demanda une réparation par les armes.

Le comte de B....., voyant sa démarche si mal appréciée, tourna le dos au baron et s'en alla en haussant les épaules.

"Tout n'est pas fini, monsieur le comte ! s'écria Gontran hors de lui-même, vous entendrez parler de moi !

— Comme il vous plaira, monsieur le baron," répondit le comte de B.....

Gontran courut à un autre cercle, dont il faisait également partie, trouva deux très-jeunes gens, fort désireux de se *poser*, en se mêlant à une affaire d'honneur, ne fût-ce que comme témoins, et il les envoya à M. de B.....

Les deux jeunes gens revinrent tout penauds.

Ils rapportaient une consultation rédigée et signée par vingt des membres du cercle, les plus considérables. Tous déclaraient que le comte de B..... ne devait pas se battre avec le baron de Strény, lequel, à partir de ce jour, était rayé de la liste des sociétaires.

Ils ajoutaient que si le baron de Strény les y contraignait par quelque provocation publique adressée, soit au comte de B....., soit à quelque autre de ses collègues, ils se verraient contraints de publier dans les journaux leur délibération, à laquelle ils joindraient, dans ce cas, un rapide exposé des motifs qui dictaient leur conduite.

Ceci était un coup de foudre.

A une pareille pièce, signée de pareils noms, il n'y avait rien à répondre.

Gontran le comprit, mais trop tard ! Toute cette affaire, que dans l'origine il ne tenait qu'à lui d'étouffer, allait faire un bruit effroyable ! Il se vit à tout jamais perdu, et il eut un moment de désespoir.

Mais la nature de notre personnage était une de celles sur qui tout glisse, même la honte. Il se dit qu'à Paris, la ville du bruit, du mouvement de la fièvre, on vit trop vite pour avoir le temps de se souvenir ; que le scandale d'aujourd'hui efface celui d'hier, et qu'on oublie dès le lendemain ceux qui cessent de rester en vue.

En conséquence, il résolut de disparaître pendant quelques mois.

Ce que nous venons de raconter se passait au

commencement de l'hiver. Gontran fit ses malles et sans prendre congé de personne, partit pour Londres.

Il connaissait en Angleterre un certain nombre de gens de *high-life*, avec lesquels il avait été en relations intimes à Paris à l'époque de sa splendeur. Il ne mettait point en doute qu'il ne dût être bien reçu par ces gentlemen, qui ne pouvaient connaître sa ruine, ni surtout la fâcheuse aventure dont il venait d'être le héros.

Il ne se trompait pas. L'hospitalité anglaise ne lui manqua point. De chaleureuses amitiés l'accueillirent, les portes des clubs les plus aristocratiques s'ouvrirent devant lui et il séduisit tout le monde par le charme de son esprit et la grâce de ses manières. Disons en passant qu'en sa qualité d'ex-homme de cheval, de sportman émérite, il parlait l'anglais comme le français, d'une façon parfaitement pure et presque sans accent.

Gontran ne tarda guère à passer pour un beau joueur. Il perdit d'assez fortes sommes avec une exquise désinvolture, sans que le sourire s'effaçât un seul instant de ses lèvres.

Instruit par l'expérience, il avait compris qu'il fallait commencer par se faire plaindre, et qu'un bonheur trop soutenu amènerait infailliblement des soupçons, à Londres comme à Paris.

Bref, il conduisit si bien sa barque que tout le monde applaudit de grand cœur lorsque enfin la chance tourna, et lorsque la fortune cessa de se montrer hostile à cet aimable gentleman qui supportait si galamment la déveine.

Gontran passa huit mois à Londres, vivant d'une façon brillante et fructueuse, et sans doute son séjour se serait indéfiniment prolongé, s'il n'avait, un certain soir, commis la maladresse de laisser tomber de sa manche, au milieu d'un cercle, un fort joli paquet de cartes bisautées.

Il n'attendit pas qu'on lui demandât des explications dont, malgré toute son adresse, il se serait difficilement tiré à son honneur.

Il regagna son hôtel ; reboucla ses malles ; paya sa note ; envoya chercher une voiture, et, sans perdre une minute, se fit conduire au chemin de fer et monta dans un wagon qui le mit en quelques heures à Brighton.

Brighton ne devait d'ailleurs être pour lui qu'une étape. Il avait envie de revoir la France ; la nostalgie de Paris s'emparait de lui.

Il abandonna sans regrets sur la plage anglaise les blondes et vaporeuses ladies et les babys blancs et roses ; il alla s'embarquer à Southampton, et son cœur, que galvanisaient seulement d'habitude le bruit des pièces d'or et le frou frou des billets de banque, battit d'une émotion sincère quand, à travers la brume du matin, les falaises normandes se dessinèrent à l'horizon, couronnées par le vieux château de Dieppe.

"Il est impossible, matériellement impossible, se dit Gontran, que je ne rencontre point sur la place ou au Casino, quelques-unes de mes connaissances du monde aristocratique ou du monde des viveurs. J'irai hardiment au premier que le hasard mettra dans mon chemin, et, à l'accueil qui me sera fait, je jugerai bien quelle est ma situation dans l'opinion publique."

En conséquence, Gontran alla s'installer à l'*Hôtel Royale*, s'habilla avec son élégance habituelle, déjeuna, alluma un cigare et prit le chemin de cette plage magnifique où se trouve l'établissement des bains de mer.

A peine se promenait-il depuis cinq minutes qu'il se vit en face d'un groupe de trois ou quatre jeunes gens à la mode, en compagnie desquels il

avait cent fois galoppé dans les allées du bois de Boulogne, et soupé au *Café anglais* et à *la Maison d'or*.

Il se dirigea vers ces jeunes gens, les deux mains étendues et le sourire aux lèvres, mais non sans une violente trépidation intérieure, car, en somme, rien ne lui prouvait que ces compagnons d'une autre époque n'allaient point lui tourner le dos.

L'événement le rassura bien vite.

Toutes les mains serrèrent les siennes avec empressement et toutes les voix s'écrièrent :

— Comment, c'est vous !

— Ce cher baron !

— Il y a des siècles qu'on ne vous a vu !

— Où diable étiez-vous, baron ?

— Savez-vous qu'on était tenté de vous croire chartreux ou marié.

— Mais enfin nous vous retrouvons, et, puisque vous êtes à Dieppe, j'espère bien que nous allons vous y garder. Ou s'amuse ici, cher ami, je vous assure. Demandez à ces messieurs ; ils vous affirmeront comme moi qu'on s'amuse même beaucoup.

Cet accueil cordial fit éprouver à Gontran une sensation délicieuse, un immense soulagement ; il lui sembla qu'on enlevait de ses épaules un poids écrasant.

En effet, il devenait pour lui clair comme le jour que sa mésaventure de l'année précédente avait fait peu de bruit, ou, tout au moins, que cette fâcheuse histoire était complètement oubliée, sauf peut-être de ceux qui s'y trouvaient mêlés d'une façon immédiate, et, ceux-là, il n'était pas bien difficile de les éviter.

Aux questions qu'on lui adressait, Gontran répondit qu'appelé brusquement en Angleterre pour y recueillir un héritage considérable, provenant d'un parent éloigné qu'il connaissait à peine, il avait été reçu d'une façon si courtoise dans les salons aristocratiques, qu'il s'était décidé à passer plusieurs mois à Londres.

— Et, ma foi, je vous avoue, mes bons amis, ajouta-t-il en riant, que cet héritage inattendu de soixante mille livres de rentes arrivait fort à propos, car j'avais notablement ébréché ma fortune, et s'il me restait quatre ou cinq cent mille francs, c'est tout le bout du monde.

Or, en disant ce qui précède, Gontran faisait un coup de maître ; il était bien sûr que le bruit de son héritage prétendu allait se répandre avec la rapidité de l'épingle électrique, et qu'à son retour à Paris il recueillerait les bénéfices de cette considération qui s'attache à l'homme dont la richesse grandit ; or, cette considération, pour Gontran, c'était le crédit.

Bref, à partir de ce moment, il vit la vie en beau, et l'avenir s'offrait à ses regards paré des plus riantes couleurs.

Gontran était depuis trois jours à Dieppe, et déjà il songeait à prendre le chemin de fer et à regagner Paris, seul théâtre vraiment digne d'un homme tel que lui, lorsqu'une jeune fille attira son attention.

Cette jeune fille, blonde, délicate, d'une beauté pleine de charme et de distinction, pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans. Elle se promenait lentement sur la plage offrant l'appui de son bras, avec une sollicitude touchante, à un vieillard de fort grande mine, qui portait à sa boutonnière la croix de Saint-Louis.

Gontran regarda ce groupe avec la plus grande attention ; le délicieux visage de la jeune fille ne lui rappelait absolument rien, mais il se croyait sûr de ne pas voir en ce moment le vieillard pour la première fois.

Ces traits vénérables, qu'encadraient une chevelure d'une blancheur argentée, lui apparaissaient vaguement au fond de la pénombre de ses plus lointains souvenirs. Sans doute, autrefois, dans son enfance, le hasard l'avait mis en présence de ce personnage ; mais où ? à quelle époque ? dans quelles circonstances ? Voilà ce qu'il se demandait vainement ; sa mémoire interrogée ne lui répondait pas.

Curieux d'avoir le mot de l'énigme, le baron de Strény ne perdit point de vue le vieillard et la jeune fille pendant leur promenade, qui fut longue ; et, lorsqu'ils quittèrent la plage et se dirigèrent vers la ville, il les suivit jusqu'à la porte de l'hôtel Victoria où ils demeuraient.

A peine avaient-ils disparu sous la voûte de la porte cochère qu'il en franchit le seuil à son tour, et que, mettant une pièce de cent sous dans la main du premier garçon dont il fit la rencontre, il lui demanda :

— Quel est ce monsieur qui vient de rentrer avec une jeune dame ?

— Un vieux monsieur qui a des cheveux blancs et un ruban rouge ? fit le garçon.

— Oui.

— C'est un noble, très-riche, dont le château est à une quinzaine de lieues d'ici, et qui vient, tous les ans, passer chez nous un mois ou six semaines avec sa demoiselle.

— Enfin, comment s'appelle-t-il ?

— M. le comte d'Antiville.

Gontran fit un geste de surprise et eut quelque peine à réprimer un éclat de rire qui montait à ses lèvres.

— Ah ! pardieu, se dit-il à lui-même, voilà qui est bizarre ! Je ne me trompais pas en croyant que ce bon vieillard ne m'était pas inconnu. Je l'ai vu chez mon père il y a vingt ou vingt-cinq ans. C'est mon oncle. Peste ! j'ai là une jolie cousine et qui doit être un fort beau parti. Le comte possède un million, tout au moins, et doit avoir quatre-vingt-un ans. Il y a peut-être là, pour moi, une magnifique affaire. Voyons donc un peu..... voyons donc.

Gontran tira de sa poche son portefeuille, y prit une carte qu'il tendit au garçon d'hôtel en lui disant :

— Mon ami, portez ceci à M. le comte d'Antiville et demandez-lui s'il veut bien me faire l'honneur de me recevoir.

Au bout de deux minutes, Gontran était introduit dans l'appartement de M. d'Antiville, et l'octogénaire lui tendait la main en souriant et lui disait :

— En vérité, monsieur mon neveu, il faut que le hasard nous rapproche sur la côte normande pour que vous daigniez vous souvenir que vous avez un oncle.

Puis, s'adressant à la jeune fille, le vieillard ajouta :

— Léonie, je te présente ton cousin, le baron Gontran de Strény, un très-charmant Parisien, comme tu peux le voir, mais si fort oublieux des liens du sang que j'offre de parier qu'il ne se doutait seulement pas de ton existence.

Et la conversation s'éteignit.

(A continuer.)

LES MORMONS.

(Suite.)

Les exilés s'arrêtèrent dans l'Etat d'Illinois au bord du Mississipi, et sur les rives de ce grand fleuve jetèrent pour la troisième fois les fondements de leur nouvelle Sion. Ils la nommèrent *Nauvoo*, mot qui dans leur égyptien signifie *ville de beauté*. Ils étaient arrivés pauvres, pillés, presque sans ressources ; mais telle est l'énergie et l'intelligence pratique de ces hommes, qu'au bout de dix mois il y avait deux mille maisons à Nauvoo, un grand hôtel de ville, des écoles, et de nombreux ateliers. Le pays était malsain ; en fort peu de temps des marais furent desséchés, des bois abattus et le territoire assaini. Mais plusieurs milliers de travailleurs moururent de la fièvre typhoïde. D'autres les remplacèrent, et l'épidémie fut vaincue comme le climat. Les prairies se couvrirent de troupeaux, les terres arables de riches moissons. Ce peuple singulier fait de l'agriculture et de l'industrie une affaire de religion, et travaille à s'enrichir avec son fanatique enthousiasme. La persécution n'avait fait qu'augmenter le nombre des conversions, et de tous les côtés arrivaient de ferventes recrues. En entrant dans la communauté, chaque Mormon donne le dixième de son bien au gouvernement, c'est-à-dire à l'Eglise. Il lui doit en outre, chaque année, le dixième de ses bénéfices ; enfin, de dix jours l'un, elle peut exiger ses services personnels. Smith comptait déjà un assez grand nombre de sujets pour se montrer difficile à recevoir les nouveaux venus. On dit qu'il se plaisait à éprouver le zèle des néophytes en leur empruntant tout leur argent, puis en exigeant d'eux les corvées les plus pénibles. Il voulait que les nouveaux habitants de Nauvoo prouvassent qu'ils étaient dignes de devenir les concitoyens des exilés de Sion.

La ville de Nauvoo, faisant partie de l'Illinois, devait être politiquement régie par la constitution de cet Etat ; mais les Mormons ne reconnaissent d'autre autorité que leur théocratie. Cependant comme il était très-important de ménager le gouvernement du pays où l'on s'établissait, Smith trouva moyen de tout concilier en reconnaissant nominalement les institutions de l'Illinois, tout en conservant de fait pour son peuple ses lois particulières. Au fond, il ne s'agissait que de traduire dans la langue officielle de l'Union les titres des fonctionnaires mormons, pour garder les apparences et conserver de bons rapports avec un pouvoir contre lequel il eut été imprudent de lutter. Ainsi, pour les Mormons, Joseph Smith continua d'être le prophète et le vicaire de Dieu, mais pour le gouvernement de l'Illinois, il fut le *maire* de Nauvoo, ou bien le *général* Smith, élu par la milice des Mormons, car dans l'Illinois les soldats nomment leurs officiers comme faisait autrefois notre garde nationale. A son exemple, tous les hauts dignitaires de son église prirent un titre officiel. Le *patriarche* s'appela *juge de paix* pour les infidèles ; les *apôtres* devinrent *aldermen*, et ainsi de suite. Toute la déférence que montrèrent les Mormons à se conformer à la constitution du pays où ils s'établissaient consista à inventer une synonymie de titres, où tout le monde trouva son compte.

D'ailleurs, Smith s'appliquait plus que jamais à éviter toute collision entre son peuple et les Gentils. Les occasions étaient fréquentes, et ceux de ces derniers qui s'aventuraient à Nauvoo étaient pour la plupart gens à donner de l'occupation aux magistrats de tous les pays et de toutes les croyances. Mais Smith était ingénieux à éluder les difficultés, et lorsque les institutions qui l'enchaînaient ne lui laissaient pas tout le pouvoir qu'il eût voulu, il avait des moyens détournés d'en venir à ses fins sans que le gouvernement de l'Illinois y pût trouver à redire. Quelques Gentils venaient à Nauvoo pour épier la nudité de la terre, d'autres dans l'espoir de s'enrichir promptement parmi des gens si crédules, enfin, pour beaucoup d'autres, la ville des Mormons semblait, comme l'ancienne Rome, une cité de refuge, et il était à craindre que tous les mauvais sujets des provinces orientales n'en fissent leur résidence. Voici comment la police de la nouvelle ville en agissait avec ces messieurs. Aux Etats-Unis point de passeports, et pour arrêter un coquin, il faut des formalités infinies. On se gardait bien d'y avoir recours, Dès qu'un individu suspect au prophète avait élu domicile à Nauvoo, on lui détachait trois grands gaillards, robustes, sérieux surtout, pourvus chacun d'un morceau de boistendre et d'une serpette. — Il faut savoir qu'en Amérique c'est une manie nationale de tailler du bois en menus copeaux, seulement pour occuper les doigts quand on n'a rien à faire ; cela s'appelle *to whittle*, mot qui manque à notre langue. En Angleterre, où l'on aime à rire aux dépens des Américains, on représente ordinairement le Yankee ratissant un morceau de bois, et l'on vous dit gravement que tout membre du Congrès, en arrivant à Washington, reçoit, par les soins du ministre de l'intérieur, un canif et une bûche de cèdre, dont il se fait un cure-dent à la fin de la session. — Ces trois tailleurs d'allumettes, donc, allaient se planter devant la porte de l'individu qui leur était signalé, coupant, rognant, faisant des copeaux et attendant leur homme. Sortait-il, ils s'attachaient à lui comme son ombre, marchant lorsqu'il marchait, s'arrêtant quand il s'arrêtait, ne riant jamais et toujours occupés de leur bûchette. — Pourquoi me suivez-vous ? — Point de réponse, et toujours les trois gaillards sérieux jolant leur morceau de cèdre. Se fâcher était imprudent, les trois Mormons étaient choisis d'une encolure respectable, et d'ailleurs ils n'eussent pas manqué de se plaindre au premier constable qu'on insultait des citoyens paisibles de l'Etat d'Illinois occupés à ne rien faire. Cependant les femmes se mettaient aux fenêtres pour voir passer la procession, et les enfants faisaient cortège. Pas la moindre insulte, mais aux copeaux le long des rues on pouvait suivre tous les pas du malheureux suspect. Quelle que fût la dose d'impudence dont il fût doué, rarement il résistait plus de deux heures à l'ennui de ces copeaux et de ces trois figures impassibles. On raconte qu'un drôle fortement trempé se laissa suivre pendant trois jours, au bout desquels il s'avoua vaincu et fit son paquet. Cette mesure de police préventive s'appela *whittling off*, ratisser dehors.

C'était peu pour Joseph Smith d'avoir changé un marécage en une ville florissante, il voulut que Nauvoo possédât un monument sans égal en Amérique, et il eut une révélation qui prescrivit la construction d'un temple. Malheureusement il n'y avait pas encore d'architecte converti à la religion nouvelle; il fallut se contenter d'un Gentil. Les Mormons s'en consolèrent, en se rappelant que Salomon avait accepté les services du Tyrien Hiram. D'ailleurs, l'ange familier de Joseph Smith lui apporta du ciel plan, coupe et élévation; et quant aux détails d'exécution, il les lui communiqua de vive voix. L'architecte fut un peu surpris des instructions qu'on lui donnait; mais il n'eut garde de disputer sur l'art avec l'ange Moroni, qui en savait évidemment plus long que Vitruve et Palladio. Je voudrais bien pouvoir insérer ici le programme de l'ange pour l'instruction de nos architectes; mais je n'ai pu me procurer qu'une courte description faite par un des Saints, encore n'est-elle pas des plus claires. — "Notre temple est aussi haut que les chapiteaux des pilastres (*sic*), et il est majestueux à la vue, surtout pour moi qui sais que la dime (l'obole du pauvre) proclame la gloire de Dieu. "Ce splendide modèle de la grandeur mormonique montre trente pilastres en pierre de taille, qui ont coûté 3,000 dollars la pierre. La base est le croissant d'une nouvelle lune. Les chapiteaux ont cinquante pieds de haut (*sic*). Le soleil est sculpté en relief hardi, avec une face humaine large de deux pieds et demi, orné de rayons lumineux et de flots, surmonté de deux mains tenant deux trompettes. Quatre rangs de fenêtres: deux gothiques et deux rondes, etc." Je plains le pauvre architecte! Le 6 avril 1841, la première pierre fut posée au bruit des salves d'artillerie, à la suite d'une grande revue de la milice, déjà forte de deux mille hommes bien armés, et passablement exercés à l'école de bataillon. En sa qualité de général, le prophète passa devant le front des troupes, suivi d'un brillant état-major, où l'on remarquait plusieurs dames à cheval. D'autres dames lui offrirent un drapeau brodé de leurs mains, qui fut remis à la légion de Nauvoo, avec les allocutions et serments en de telles occurrences.

Des profanes qui ont vu le temple et l'on décrit en termes à notre portée, le représente comme un grand bâtiment long de cent-vingt-huit pieds, large de quatre-vingt-trois, haut de soixante, et divisé en trois nefs. Sur la façade s'élève une tour octogone, surmontée d'un lanternon qui porte une girouette formée par un ange tenant une trompette. Ogives, œils-de-bœuf, pilastres cannelés, balustres, menaux gothiques, il y a un peu de tout dans ce monument, et l'on voit que l'ange Moroni appartient à l'école éclectique. Sous ce rapport, le temple de Nauvoo est bien le modèle de la religion mormonique, qui pille à tort et à travers avec beaucoup d'impartialité. Cette macédoine monumentale a coûté, dit-on, la bagatelle de dix millions de dollars, en quatre ou cinq ans. C'est un peu moins que le Parlement britannique bâti récemment par M. Barry. Cinquante millions dépensés en quatre ou cinq ans pour un temple à l'usage des Mormons! Il est vrai que Smith avait fait un appel pathétique aux rois, reines et princes du monde, pour les engager à contribuer à cette grande œuvre, comme jadis la fameuse reine de Saba au temple de Salomon; mais il est inutile de le dire, le plus clair de sa recette fut l'obole du pauvre, la dime des Saints du dernier jour. Chaque Mormon apporta son offrande et travailla de ses mains un certain nombre de jours à ce temple sacré. Tout peuple met sa vanité dans la possession d'un

monument qui devient à ses yeux comme le centre de la patrie. Athènes avait son Parthénon; Rome, son Capitole; Jérusalem, ce fameux temple où les Juifs combattaient encore lorsque les Romains étaient maîtres de leurs remparts. Joseph Smith connaissaient les hommes et avait compris que son bizarre monument allait donner une espèce de consécration à sa colonie et à son église:

Il n'était pas destiné à en voir la fin. La bonne intelligence qui régnait d'abord entre les Mormons et les autres habitants de l'Illinois ne fut pas de longue durée. Les premiers, fiers du temple, auprès duquel les églises protestantes du voisinage n'étaient que des granges, de leur ville déjà peuplée de quinze mille âmes, de leur croyance qui comptait plus de cent mille adhérents dans l'Union américaine, commencèrent à perdre la sage réserve qu'ils avaient à leur arrivée à Nauvoo. Ils firent grand bruit des prophéties qui leur promettaient la possession de la terre promise et l'expulsion des Gentils, enfin ils traitèrent de plus en plus cavalièrement les autorités de l'Illinois. D'un autre côté, toutes les accusations déjà portées dans le Missouri contre les sectaires se reproduisirent envenimées de la jalousie que la prospérité extraordinaire de Nauvoo pouvait inspirer à ses voisins moins heureux. Enfin des dissensions intestines entre les Mormons fournirent occasion aux Gentils d'intervenir dans leurs affaires.

Il faut bien en venir à parler de la *Doctrine de la femme spirituelle*. A différentes reprises, les journaux hostiles aux Mormons avaient dénoncé le prophète comme prêchant cette doctrine, qui, disaient-ils, n'était autre que la polygamie. Smith a toujours repoussé cette imputation par des dénégations formelles; mais il paraît que, sur ce point comme en beaucoup d'autres, on ne s'entendait pas bien sur les termes. Polygamie vient de deux mots grecs qui signifient: beaucoup de noces. Or le prophète niait avec raison qu'on pût se marier plus d'une fois dans son Eglise. Il est vrai, et les Mormons n'en font plus mystère aujourd'hui, il est vrai qu'un Saint qui n'a pas assez d'une femme, peut avec l'autorisation du prophète ou du sanhédrin mormonique, être *cacheté, scellé (sealed)* à une seconde femme, à une troisième, à une infinité d'autres femmes. Il y a une cérémonie spéciale pour ces *scellements* dans la liturgie, et, à n'en considérer que les effets physiques et légaux, un profane, qui n'a pas les lunettes prophétiques sur le nez, pourrait prendre cela pour de la polygamie. C'est une erreur. Un mormon ne se marie qu'à une femme, mais on peut le cacheter à une cinquantaine et plus, d'où il suit qu'il n'est pas polygame. Dites, s'il vous plaît *polysphragiste*, beaucoup cacheté, ce qui est bien différent.

Il paraît qu'on peut être cacheté à une femme mariée, ce qui avait lieu à Sparte du consentement du mari, tandis que, dans l'Eglise des Saints du dernier jour, on se passerait de la permission. J'avoue bonnement que je ne sais si les dames peuvent réclamer le bénéfice de nombreux scellements comme les hommes. Cela me semble assez juste et probable, car le moyen de trouver assez de femmes dans une colonie nouvelle, où nécessairement le beau sexe doit être en minorité? Il faut encore considérer que le prophète a déclaré qu'une femme ne peut rentrer dans le royaume des cieux sans un homme qui la présente comme lui appartenant. Or si on se défie un peu du salut de son mari, ne doit-il pas être permis de prendre pour chaperon quelque saint personnage, prophète ou patriarche, dont le crédit là-haut soit bien connu?

Je ne voudrais pas m'étendre longuement sur

un sujet si délicat ; je me bornerai à remarquer que, dans le principe, la doctrine de la *femme spirituelle* ne fut pas professée publiquement. On la révélait à quelques initiés parvenus aux grades supérieurs de leur Eglise, et le secret était soigneusement gardé pour ne pas scandaliser les Gentils ou les catéchumènes encore imbus de leurs vieux préjugés. Maintenant que les Mormons sont dans leur fort des montagnes Rocheuses, ils y mettent moins de façons. MM. Stanbury et Gunnison affirment que la plupart des *Anciens* ont plusieurs femmes. Ils en citent un qui est *scellé* à quarante-deux Mormonnes ; enfin ils prétendent que, dans les grades élevés, une douzaine de cachets seulement passerait pour une sorte de célibat.

Dans la pratique, ajoutent les deux voyageurs, ce système n'a pas tous les inconvénients qu'on lui supposerait *a priori*. Les dames scellées et les mariées jouissent d'une égale considération, et on n'entend parler ni de disputes, ni de jalousie entre elles. Ils ne disent pas comment les Saints parviennent à gouverner des ménages si nombreux ; mais je vois dans la relation de M. Gunnison, que la doctrine du scellement commence à rencontrer quelque opposition parmi la meilleure moitié de la communauté, car il parle de femmes qui se sont enfuies chez les Potowatomis et s'y sont mariés, préférant un cœur de sauvage tout entier à un quarante-deuxième de cœur de Mormon.

Je reviens aux dissensions qui éclatèrent à Nauvoo.

La doctrine de la femme spirituelle existait encore à l'état de mystère plus ou moins transparent parmi les Mormons, et, entre les récits des voyageurs et les déclarations des *Saints*, l'opinion était encore en suspens, lorsque Joseph, en sa qualité de prophète, excommunia un Mormon nommé Higbee, comme convaincu d'avoir *séduit* plusieurs femmes. Probablement il voulait faire un exemple qui prouva sur ce point la pureté de sa morale. Higbee à son tour accusa Joseph de diffamation, et le cita devant la cour municipale de Nauvoo pour avoir à lui payer une amende de 5,000 dollars, somme à laquelle il estimait sa réputation de chasteté. Les *aldermens* de la cour, tous Mormons des hauts grades, acquittèrent honorablement le prophète, et renvoyèrent Higbee sans un centime de dommages. Mais il y avait eu procès et plaidoiries ; Higbee avait produit des témoins vrais ou faux et fait des révélations curieuses. A l'entendre, le patriarche Hiram Smith, frère du prophète, avait chez lui un livre où les *Anciens*, c'est-à-dire les chefs de la secte, inscrivaient les noms de toutes les jolies femmes. Lorsqu'un d'entre eux avait envie de s'en approprier une, il lui faisait lire son nom dans ce catalogue, et lui annonçait que le ciel voulait qu'elle obéît, et elle obéissait. Chacun des *Anciens*, au dire de Higbee, avait dix ou douze *femmes spirituelles* ou non.

Que ce fût une calomnie ou, comme il est probable, que cette révélation contint une grande part de vérité mêlée de quelque exagération, l'affaire fit beaucoup de bruit, et tous les excommuniés du Mormonisme se liguèrent avec Higbee pour démasquer le prophète. Ils fondèrent, vers 1844, à Nauvoo même, un journal intitulé *the Expositor* (le Révélateur), dirigé contre Smith et son gouvernement. Dans le premier numéro parut un *affidavit*, c'est-à-dire une déclaration en justice, signée par seize femmes qui racontait que Joseph Smith, Sydney Rigdon le grand prêtre et quelques autres chefs de la secte avaient essayé de les convertir à "la doctrine de la femme spirituelle," c'est-

à-dire d'attenter à leur vertu, sous prétexte qu'ils avaient pour cela une permission spéciale du ciel. Cet étrange document n'eut pas plutôt vu le jour, que le conseil supérieur des Mormons, présidé par Joseph en personne, s'assembla et décréta la suppression du journal comme attentatoire à la sûreté publique (*a public nuisance*). Aussitôt deux cents Mormons, avec ou sans ordres, entourèrent les bureaux de l'*Expositor*, brisèrent les presses, rasèrent la maison, et firent un feu de joie des exemplaires du journal. Les rédacteurs, hommes prudents, avaient pris la fuite et gagné Carthage, ville de l'Illinois, d'où ils recommencèrent en sûreté leur polémique contre le prophète.

Sur leur plainte, un mandat d'amener fut lancé contre Joseph Smith, son frère Hiram, et plusieurs autres dignitaires de son église, dénoncés comme auteurs ou instigateurs des violences exercées contre le journal l'*Expositor*. Le prophète n'en tint aucun compte, et le constable qui apportait l'exploit fut reconduit à la porte de Nauvoo très-peu cérémonieusement par un agent de la police municipale. Aux Etats-Unis, c'est chose grave que d'envoyer promener un constable. D'ailleurs, les autorités de l'Illinois n'attendaient qu'une occasion. La milice fut mise sous les armes pour que force restât à la loi. et, de leur côté, les Mormons commencèrent à élever des redoutes, déclarant qu'ils se battraient jusqu'au dernier pour défendre leur prophète. Les miliciens de l'Illinois jurèrent de ne pas laisser pierre sur pierre à Nauvoo. Les uns et les autres étaient gens à tenir parole. Dans cette extrémité, le gouverneur, M. Ford pour éviter l'effusion du sang, fit un appel à l'humanité de Joseph Smith, et l'adjura de se constituer prisonnier, engageant sa parole et l'honneur de l'Etat d'Illinois qu'il serait protégé contre toute insulte. En même temps il somma les Mormons de rendre les armes qu'ils avaient reçues du gouvernement des Etats-Unis, et enjoignit à la légion de Nauvoo de reconnaître pour commandant un officier fédéral. Sur ces assurances, les deux Smith arrêtaient les préparatifs guerriers de leurs sectaires, et vinrent se constituer prisonniers à Carthage. Ce noble exemple de leur respect pour la loi toucha peu leurs ennemis. En entrant dans la prison de Carthage, Joseph Smith, frappé d'un pressentiment sinistre : " Je suis, dit-il, un agneau qui vais à la boucherie ; mais je suis tranquille comme une matinée de printemps. Ma conscience n'est chargée d'aucun crime, et je mourrai innocent. " Les Mormons supplièrent le gouverneur de donner une garde sûre aux prisonniers, menacés, disaient-ils, par la canaille de Carthage. Mais la milice avait été congédiée, et d'ailleurs elle n'inspirait aucune confiance par son animosité connue contre les sectaires. Le 26 juin 1844, M. Ford vint visiter les deux Smith, et leur renouvela l'assurance qu'ils n'auraient rien à craindre. A tout événement, il commanda un petit poste pour maintenir l'ordre. Cependant on répandit parmi la populace que le gouverneur favorisait les prisonniers et qu'il voulait les soustraire à leur jugement. — " Si la loi n'y peut rien, dirent les chefs de la canaille, une bonne balle y pourvoira.

Le 27 juin, à six heures du soir, un rassemblement de plus de 200 hommes armés de fusils, tous le visage barbouillé de noir, se porte à la prison. La garde n'essaye aucune résistance et livre le guichet. Aussitôt la foule envahit l'escalier qui conduit à la chambre où se trouvait Joseph Smith, Hiram et deux autres Mormons venus pour les visiter. Plusieurs coups de feu tirés contre la porte avertissent les prisonniers du sort qui les attend.

Il n'y avait pas de verrou intérieur, et la porte était assez mince. Un moment les prisonniers essayent de la tenir fermée en la pressant de leurs corps et en s'appuyant contre les meubles. Ils étaient dans cette position lorsque Hiram Smith est frappé à la fois de deux balles : l'une, qui traverse le bois de la porte, l'atteint à la figure, l'autre, arrivant par la fenêtre, le perce de part en part et lui casse l'épine du dos. Il tombe en s'écriant : " Je suis mort ! - Oh ! mon cher Hiram ! " s'écrie le prophète ; et s'armant d'un pistolet à six coups, il ouvre la porte à demi et fait feu au hasard sur les assassins, tandis que ses deux amis essayent avec des cannes de détourner les canons de fusil qui à chaque instant entraient et faisaient feu par la porte entre-baillée. Les six coups de pistolet déchargés, un des acolytes de Smith abandonne la porte et court à la fenêtre pour sauter dans une cour ; mais il retombe aussitôt dans la chambre atteint d'une balle à la jambe et renversé par une autre qui broie sa montre dans son gousset. Joseph Smith désarmé, tente à son tour de sauter par la fenêtre. Il tombe dans la cour percé de plusieurs balles, mais respirant encore ; les meurtriers le traînent vers un puits, l'adossent contre la margelle, et quatre d'entre eux lui déchargent, à bout portant, leurs fusils dans la poitrine. Les deux Mormons demeurés dans la chambre de Smith furent épargnés.

Ainsi mourut, à trente-neuf ans, cet homme singulier qui a fait de grandes choses avec de si méprisables moyens : chef heureux de fanatiques, massacré par d'autres fanatiques dans un pays dont on célèbre la liberté et la tolérance. Depuis vingt ans, Smith combattait, pour soutenir son imposture, avec une persévérance digne d'une meilleure cause. Il avait poursuivi le dessein le plus extravagant, et un incroyable succès avait récompensé son opiniâtreté. Il avait réalisé son rêve d'enfant, fondé sa colonie, rassemblé son peuple ; il était devenu législateur, souverain absolu. Sa mort, si honteuse pour ses ennemis, couronnait cette vie d'agitation et de lutte continuelle ; leur rage détestable fit d'un charlatan un martyr et un dieu.

Le premier mouvement des Mormons, en apprenant le meurtre de leur prophète, fut de courir aux armes et de le venger ; mais le conseil des douze apôtres, en qui résidait toute l'autorité depuis sa mort, fit preuve d'une admirable modération, et parvint à persuader aux citoyens de Nauvoo que, loin d'imiter leurs ennemis dans leurs violences, ils devaient s'en rapporter à la justice de leur pays pour la punition des coupables. Ces sages conseils furent écoutés ; et pour contenir cette population en armes, excitée par l'indignation et le fanatisme, il suffit d'une proclamation signée des membres du conseil. Ce fait, plus qu'aucun autre, prouve quelle admirable discipline Smith avait introduite parmi ses disciples. Quant aux auteurs de l'assassinat, aucun ne fut puni, et il ne paraît pas même qu'ils aient été sérieusement recherchés.

Tandis que l'horreur inspirée à tous les honnêtes gens par le massacre de Carthage obligeait pour un instant les Gentils à dissimuler leur haine et à suspendre leurs hostilités, les plus ambitieux des Mormons se disposaient à recueillir l'héritage du prophète. Sidney Rigdon, l'inventeur de la doctrine de la femme spirituelle et un des premiers confidants de Smith, s'offrit pour lui succéder. Il s'y disait autorisé par l'ange Moroni, et apportait sa révélation toute fraîche. Il fallait, disait-il, quitter Nauvoo et s'établir au-delà des

montagnes Rocheuses ; mais le conseil des douze apôtres, sachant trop bien sans doute à quoi s'en tenir sur les révélations, le reçut fort mal. On lui dit qu'il était inspiré du diable, et non du ciel et on le mit en jugement. Convaincu de mensonge, trahison, apostasie, il fut solennellement excommunié, et, selon la formule en usage parmi les sectaires, *abandonné aux soufflets de Satan jusqu'à ce qu'il fit pénitence*. Il quitta Nauvoo avec une douzaine de ses partisans. Les ennemis des Mormons espéraient de lui des révélations et du scandale ; il ne songea pas à se venger autrement qu'en essayant de fonder une église à lui, entreprise qui ne paraît pas avoir eu de succès. Il est tombé aujourd'hui dans l'obscurité.

L'autorité spirituelle et temporelle fut remise à M. Brigham-Young, membre et président des douze. C'est actuellement le président et le prophète des Mormons. Bien qu'il n'ait pas été des premiers disciples de Joseph Smith, il a partagé toutes les tribulations de sa secte, et, comme il le dit lui-même dans son langage mystique, " il a marché quatre ans dans le désert, les souliers pleins de sang. " Il passe pour un homme de talent, plus instruit que son prédécesseur, et non moins habile à manier le peuple singulier dont le gouvernement lui est échu en partage.

Quelques mois se passèrent dans une tranquillité apparente. La construction du temple avançait rapidement. La propagande aux Etats-Unis et en Angleterre amenait de nouveaux prosélytes dans la ville sainte, car ce n'est point par quelques meurtres qu'on arrête les progrès d'une secte, il faut un grand massacre, une Saint-Barthélemy pour l'étouffer. Un pareil crime est heureusement impossible au dix-neuvième siècle ; mais la haine des Gentils ne demeura pas inactive. Dans l'automne de 1845, les hostilités contre les Mormons recommencèrent plus violentes que jamais. On brûlait leurs meules et leurs fermes, on assassinait des fermiers. De la part des sectaires il y eut des représailles sanglantes. Je manque de renseignements précis sur les motifs qui poussèrent les habitants de l'Illinois à une espèce de confédération générale contre la cité de Nauvoo. Les reproches adressés aux Mormons sont trop vagues pour qu'il soit possible de leur donner créance. Quelques journaux dénoncent leur ville comme un repaire de faux monnayeurs et de brigands ligüés contre la société. De leur côté les Mormons défient leurs adversaires de citer un fait de leur désobéissance aux lois. - " Si des hommes perdus de crimes, disent-ils, ont trouvé momentanément un asile à Nauvoo, jamais ils n'ont fait parti de notre église ; jamais nos magistrats n'ont hésité à prêter main-forte aux ministres de la justice pour poursuivre ces ennemis de la société. " Tels sont les crimes reprochés aux Mormons ; telle est leur justification. Discerner la vérité de si loin n'est pas chose facile, et cependant, il faut le dire, toutes les apparences sont pour les sectaires. Mais le préjugé était contre eux. Ils se disaient, ils étaient étrangers au milieu de leurs compatriotes. Ils étaient plus riches, plus habiles, plus heureux dans leurs spéculations que leurs voisins. Ils sentaient leur supériorité et s'en montraient orgueilleux. C'en était assez pour qu'on les chargeât de tous les crimes.

(A continuer.)

PHYSIOLOGIE DU TABAC.

(Suite.)

Enfin en 1560, l'ambassadeur français auprès de Sébastien roi de Portugal, envoya de Lisbonne à Catherine de Médicis des graines de tabac. Cette reine, qui reçut en même temps une petite boîte pleine de tabac en poudre, y prit tant de plaisir, qu'elle contracta en peu de temps la passion de priser. Pour lui plaire on cultiva le tabac avec le plus grand soin, et cette plante se répandit en peu de temps dans toutes les provinces.

LA NICOTIANE.—*Regis ad exemplar totus componitur orbis*; chacun s'empresse d'imiter le roi, dit un adage latin. Les courtisans de Catherine de Médicis prisèrent d'abord parce que la reine avait mis le tabac à la mode, bientôt ils en contractèrent la passion, et le tabac fut en très grande faveur.

Il fallait pourtant baptiser cette plante qui s'était introduite si promptement à la cour de France: on ne savait quel nom lui donner. Le duc de Guise tira tout le monde d'embarras, en disant qu'il fallait appeler la nouvelle plante *nicotiane*, du nom de Jean Nicot, qui l'avait envoyée de Portugal.

HERBE DE LA REINE.— Un puissant seigneur, grand adulateur de Catherine de Médicis, s'avisait de dire à la cour qu'il fallait appeler le tabac *herbe de la reine*, puisque Sa Majesté s'était déclarée protectrice de cette plante. La motion du courtisan fut adoptée à l'unanimité, et pendant quelque temps le tabac ne fut connu que sous le nom d'*herbe de la reine*. On dit que Catherine fit tout au monde pour qu'on l'appelât *herbe Médicée*, de son nom de famille, les Médicis de Florence, et qu'elle ne put y réussir.

HERBE DE GRAND PRIEUR.— De tout temps la mode a été capricieuse et inconstante: le tabac, connu d'abord sous le nom de *nicotiane*, d'*herbe de la reine*, d'*herbe Médicée*, reçut bientôt un nouveau baptême, et fut appelé *herbe du grand prieur*.

Les mémoires du temps rapportent que le grand prieur de France, de la maison de Lorraine, était un priseur infatigable et qu'il consommait trois onces de tabac par jour, avidité remarquable, surtout au XVII^e siècle, car l'usage du tabac n'était pas encore très-répandu. Les priseurs, dans l'enthousiasme du neophitisme, appelèrent le tabac *herbe du grand prieur*, et ce nom eut quelque temps les honneurs de la vogue.

En Espagne, les priseurs et fumeurs fanatiques l'appelaient *herbe sainte*, *panacée antarctique*, *herbe à tous les maux*.

Les ennemis déclarés de la nouvelle plante lui donnaient le nom de *jusquiamé au Pérou*.

CLASSIFICATION BOTANIQUE DU TABAC.— **CULTURE.**— Le tabac est classé par tous les botanistes dans la famille des Solanées, la pentandrie monogynie du système sexuel.

La tige s'élève à cinq pieds, feuilles grandes, sans découpures, un peu visqueuses:

Ses fleurs sont en entonnoir, de couleur rosée, et forment d'élégants rameaux à l'extrémité des tiges.

Les graines sont renfermées dans une capsule: le célèbre Linnée en observa 40, 320 sur un seul pied.

La plante exhale une odeur forte et vireuse.

Les botanistes connaissent une douzaine d'espèces de tabac: mais on en cultive que trois.

AUTRE DESCRIPTION BOTANIQUE DU TABAC.— Le tabac a une racine fibreuse, rameuse, blanche, et d'un goût fort fort. Sa tige s'élève jusqu'à la hauteur de cinq ou six pieds, est cylindrique, assez forte, grosse comme le pouce, légèrement velue et pleine de moëlle. Elle se divise

en un grand nombre de rameaux garnis de feuilles amples, alternes, ovales lancéolées, ayant environ dix pouces de longueur, sur trois et demi de largeur. Le sommet de ces feuilles est aigu; leurs bords sont légèrement ondulés, leur surface velue et à nervures très apparentes; leur couleur un peu jaunâtre ou d'un vert pâle. Elles teignent la salive, ont une saveur âcre, et sont glutineuses au toucher; leur base embrasse la tige, et se trouve partagée en deux lobes ayant forme d'oreillettes.

FLEURS DU TABAC.— Les fleurs, d'une couleur pure ou ferrugineuse, présentent une assez belle panicule à l'extrémité des rameaux; leur calice est d'une seule purpice, légèrement velu et découpé en cinq segments aigus: la corolle a un tube deux fois plus long que le calice, et un limbe plane, ouvert en godet, et à cinq divisions. Les étamines, au nombre de cinq, offrent une particularité qui a été observée par Desfontaines. Elles s'approchent ensemble du stigmate pour le féconder, et forment alors une couronne autour de cet organe, dont elles s'éloignent après la fécondation.

FRUIT DU TABAC.— A ces fleurs succèdent des fruits oblongs, membraneux et à deux loges, contenant un grand nombre de semences très-fines qui fournissent de l'huile. Cette plante s'est tellement naturalisée en Europe qu'elle y croît aujourd'hui sans soins et sans culture.

EPOQUE DE LA FLOURATION.— Le tabac fleurit en juillet et en août, et supporte quelquefois les hivers modérés: cependant il est ordinairement annuel dans nos climats: mais au Brésil, dit Bomare, il fleurit continuellement, et vit dix à douze ans. Sa graine, ajoute ce naturaliste, conserve la faculté de germer pendant le même nombre d'années, et ses feuilles se maintiennent avec toute leur force près de cinq ans.

ESPÈCES DE TABAC.— Outre le tabac qu'on appelle *nicotiane* ou *tabac à larges feuilles*, il y a une autre espèce à *feuilles étroites*, mais qui n'est, à proprement parler, qu'une variété. Elle porte le nom de *tabac de Virginie*, de *pétun des amazones*. La *nicotiane rustique* est cultivée et naturalisée en Europe, elle a une feuille ronde ou oblongue et pétiolée; on la nomme vulgairement *petite nicotiane*, *tabac femelle*, *tabac du Mexique*, ou *faux tabac*.

PAYS OÙ ON CULTIVE LE TABAC.— Cette plante, qui n'était autrefois qu'une simple production sauvage d'un petit canton de l'Amérique, se répandit en peu de temps dans un très-grand nombre de climats différents. Les lieux les plus renommés où elle croît et où on la cultive aujourd'hui sont Vérine, le Brésil, Bornéo, la Virginie, le Maryland, le Mexique, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre et les pays de l'Orient. Avant la révolution les provinces de France qui produisaient le meilleur tabac étaient la Bourgogne, la Franche-Comté, l'Alsace, le Dauphiné, le Languedoc, le Béarn.

MANIÈRE DE CULTIVER LE TABAC.— Dans les divers pays où on cultive le tabac, on suit des méthodes différentes qu'exigent la variété des sites et des climats, et souvent, la nature du terrain. Quoique ces méthodes se rapprochent dans les points essentiels, chacune d'elles présente quelques détails qui lui sont particuliers. La plus grande partie du tabac qui se consomme en Europe nous vient des Etats-Unis d'Amérique, qui est le pays naturel de cette plante, et d'où elle s'est répandue dans le reste du globe. Il est donc convenable de faire connaître d'abord comment elle est cultivée et préparée

dans cette partie du monde qui en exporte le plus, c'est à-dire dans la *Virginie* et le *Maryland*.

En Virginie, dit M. Miller, on sème le tabac sur couche et sous châssis. Ce semis se fait au printemps, plus tôt ou plus tard, selon que cette saison est plus ou moins hâtive. On l'éleve aussi en pleine terre, amendée et bien ameublée; mais alors on a soin de le couvrir à la moindre apparence de froid. Cette plante aime un sol chaud, doux, fertile et mêlé de sable, dans un terrain vierge et humide elle croît avec beaucoup de force.

TRANSPLANTATION DU TABAC.—Le plan élevé, soit sur couche, soit en pleine terre, est en état d'être mis à demeure lorsque la quatrième feuille est développée et que la cinquième commence à se former: on profite pour cette opération de la première pluie. Le terrain destiné à transplanter le tabac est préparé en monticules comme une houblonnière: il doit avoir été labouré à la charrue, ou, ce qui est plus avantageux, à la bêche, et rendu aussi meuble et doux que possible. S'il est exposé au midi, en pente douce ou dans un champ garanti des vents du nord et du nord-est, le succès de la plantation est plus assuré.

EMONDAGE DU TABAC.—Un mois après que les jeunes tabacs ont été transplantés ils acquièrent la hauteur d'un pied au plus. S'ils poussent trop vite par le haut, on les étête afin de mieux fournir les feuilles de suc. On les dépouille en même temps et pour la même raison, des feuilles qui sont trop près de la terre, en ne laissant sur la tige que huit à douze feuilles. On a soin de sarcler souvent le terrain planté, et d'arracher tous les jets qui poussent de la tige ou du pied.

Trois mois environ, après la plantation, les plantes ont acquis toute leur croissance, elles ont alors quatre à cinq pieds de hauteur, et souvent davantage. On les étête de nouveau; bientôt après, les feuilles d'un vert pâle, jaunâtre, deviennent d'un vert foncé mêlé de petites taches jaunes sur les nervures; elles se rident, et commencent à devenir plus rudes au toucher. On connaît à ces signes que le tabac est mûr.

COUPE DU TABAC.—On coupe les plantes, à quelques doigts de terre, à mesure qu'elles mûrissent, et on les laisse renversées sur le sol tout le reste du jour, ce qui fait faner les feuilles. Le soir, on les met en tas pour qu'elles ressuient pendant la nuit. Si elles sont très abondantes en suc, on les expose de nouveau au soleil, le jour suivant, afin de mieux faire mûrir et épaissir ces suc, et ensuite on les porte sous des hangars construits de manière que l'air puisse y entrer de tous côtés, mais non la pluie. On les y suspend, chacune séparément, et on les laisse sécher pendant quatre à cinq semaines. Si la saison est froide, on se sert du feu pour cette dessiccation. Le tabac Maryland, destiné pour la pipe, est presque entièrement séché par le moyen du feu.

TRIAGE DU TABAC.—Après leur entier dessèchement, les plantes sont retirées des hangars par un temps humide; car si on les déplaçait dans un temps sec, elles tomberaient en poussière. On les étend sur des claies en monceaux, on les couvre et on les laisse pour une semaine ou deux, selon leur qualité et selon la saison. On a soin de les visiter souvent pour examiner le degré de leur chaleur, et pour ouvrir et retourner les monceaux, afin d'empêcher qu'aucune partie ne s'échauffe trop, car cette fermentation pourrait aller jusqu'à l'inflammation, et d'ailleurs une trop forte effervescence détruirait la qualité du suc, et pourrait pourrir le tabac. C'est la partie la plus difficile de la préparation, elle n'admet point de règle générale, et dépend uniquement de l'expérience et de l'habitude. Un nègre exercé à cette manipulation, en poussant sa main dans un monceau de tabac, distinguera le degré convenable de chaleur cent fois mieux que ne ferait un physicien, avec son thermomètre. Lorsque la fermentation est complètement achevée, l'on dépouille les feuilles de leur tige, séparant les feuilles du sommet de celles d'en bas, en deux ou trois classes. Ces feuilles

étant entièrement séchées de nouveau, on les réunit au nombre de dix ou douze liées ensemble. Ces petites boîtes s'appellent *Manoques*, et on les mets par couches régulières, dans les barils ou boucauts, posant par dessus, à plusieurs reprises, à mesure qu'on les remplit, une planche ronde comprimée avec un levier qui fait l'effet d'un poids de trois ou quatre mille kilos. Ce mode d'emballage, très compact, est un des points les plus essentiels pour la bonne conservation du tabac. Quelquefois le plus fin tabac est envoyé en forme de *carottes*, alors les feuilles sont dépouillées de leurs grosses fibres.

Le tabac ainsi préparé, est porté au marché; mais avant d'être vendu, il subit l'examen des officiers publics institués pour cela, et nommés *inspecteurs du tabac*, qui en déterminent la qualité.

DIVERSES OPERATIONS POUR LA PREPARATION DU TABAC DANS LES MANUFACTURES DE FRANCE.—La première est l'*épouillage*, qui consiste à séparer les feuilles pressées par poignées ou *manoques* et à les trier; ce premier travail, confié aux femmes, n'a pour inconvénient qu'un peu de poussière irritante. La deuxième opération est le *mouillage*: pour assoupir les feuilles de nicotiane et les préserver de la moisissure, on les humecte d'eau froide et naturellement salée. Vient en troisième lieu l'*écôtage*, par lequel on monde le tabac de ses *côtons* ou nervures principales. Après l'écôtage, les feuilles de nicotiane reçoivent trois destinations différentes: les plus belles feuilles se roulent en cigarres; d'autres sont pour la poudre à priser; d'autres devant servir au *scaferlati*, sont hachées au moyen d'une machine ingénieuse, sorte de couteau à coulisse que la vapeur fait mouvoir; ensuite, ce tabac haché des fumeurs est soigneusement desséché et comme torréfié sur des cylindres creux dans lesquels circule la vapeur et dont la température s'élève jusqu'à 90 deg. cent.

La nicotiane destinée à être mise en poudre est la seule qui subisse la *fermentation*, autre opération à laquelle le tabac prisé doit son montant et ses qualités les plus agréables. Pour cette dernière cérémonie, des tabacs de plusieurs espèces et de diverses contrées sont entassés pêle-mêle comme des meubles de foin, mais dans des lieux fermés; et ils se développent bientôt dans ces matières pressées, et à principes réagissants les uns sur les autres, une température dépassant quelquefois 80 deg., et qui pourrait aller jusqu'à l'incendie si la surveillance n'était pas attentive. Le tabac une fois moulu, on le fait de nouveau fermenter dans des caisses boisées, espèdes de cellules hermétiquement closes et d'une capacité telle, qu'il en est où l'on entasse jusqu'à 300 mille kil. de cette poudre. Une fois que la fermentation a cessé, on le retire de ces cases pour le livrer au commerce.

HISTOIRE COMMERCIALE DU TABAC.—Les rois de France et en général tous les princes d'occident, se montrèrent très tolérants envers la nicotiane. Au lieu de proscrire cette plante, ils encouragèrent sa propagation, et la France surtout en produisit bientôt une grande quantité. Le gouvernement voyant enfin que le nombre ces consommateurs augmentait de jour en jour, jugea qu'il était temps de prélever un impôt sur cet objet de luxe.

En 1621, la *nicotiane*, *petun* ou *tabac*, (car cette plante avait alors ces trois dénominations), attira l'attention du fisc, qui classa le tabac en feuilles et en poudre parmi les *articles de consommation*, et fixa le tarif de quarante sous par quintal.

En 1632, ce droit fut porté à sept francs par quintal.

En 1664 le tarif fut augmenté considérablement: on imposa treize francs par quintal pour le tabac de Varines, du Brésil et autres pays étrangers.

Quatre francs pour celui de Saint-Christophe et autres colonies françaises de l'Amérique.

(A continuer.)

DE LA FARINE D'AVOINE ET DE SON ROLE DANS L'ALIMENTATION DU JEUNE AGE.

Nous voulons vous entretenir chers lecteurs d'un aliment trop dédaigné et trop oublié dans notre pays, et qui nous paraît être appelé à jouer un rôle important dans l'alimentation du jeune âge.

DE LA FARINE D'AVOINE ET DE SES PRÉPARATIONS.

En Ecosse et en Irlande, on apporte un très-grand soin à la fabrication de la farine d'avoine. Le battage de l'avoine se fait immédiatement après la moisson. On donne ainsi, d'après les Ecossais, plus de saveur à la farine ; puis, on porte l'avoine dans des fours spéciaux pour y subir un degré plus ou moins avancé de dessiccation. Ces fours, construits spécialement pour cet usage, ont deux étages : l'un, le supérieur, est constitué par une vaste sole faite, soit en briques percées, ce qui est préférable, soit en tôle perforée. C'est sur cet étage que l'on étend l'avoine. L'autre, l'inférieur, le plus souvent creusé dans une cave, reçoit le combustible, qui est toujours du coke, le bois et le charbon de terre donnant par leur fumée une odeur désagréable à l'avoine.

Un homme placé sur la partie supérieure du four, remue constamment l'avoine et empêche le grain de se torréfier, ce qui donnerait alors à la farine un mauvais goût.

Puis on procède à une seconde opération, qui consiste à moulinner ce grain ainsi desséché. Cette monture se fait en deux temps. Dans le premier, on a soin d'écartier suffisamment les meules pour détacher simplement les premières enveloppes du grain. Puis, dans un second temps, on les rapproche suffisamment, non pour moulinner complètement le grain, mais pour le concasser. On passe au tamis cette farine. La partie la plus fine est destinée aux usages habituels de l'alimentation. Quant à la partie la plus grossière, on la mélange avec de l'eau, on la fait fermenter, et par la cuisson avec du beurre ou du lait, on obtient un aliment que les Ecossais appellent le *Flummery*.

La farine ainsi obtenue se présente en grains grossièrement concassés ; les uns ayant une forme allongée qui rappelle celle de la graine d'avoine, les autres étant des fragments de grosseur variable. Cette farine est grisâtre, elle présente peu ou pas de saveur ni d'odeur.

En Ecosse et en Irlande, on accomode cette farine de trois façons :

1° On la fait tout simplement bouillir avec du lait ou de l'eau, et l'on sucre ou l'on sale le mélange. Quelquefois même, lorsqu'on n'a pas le temps de faire cuire le mélange, on voit les paysans jeter la farine dans du bouillon chaud et manger le tout sans autre préparation.

2° On fait aussi des galettes très-minces, que l'on obtient de la manière suivante : on fait avec la portion la plus fine de la farine et de l'eau presque bouillante une pâte consistante à laquelle on ajoute un peu de sel et une très-faible partie d'un corps gras, soit de beurre, soit de graisse de porc. On étend cette pâte ainsi faite en tranches minces comme une feuille de gros carton, l'on fait sécher ces galettes devant un feu vif, et l'on mange ces gâteaux trempés dans du lait ou enduits de beurre.

3° Dans la troisième préparation, plus particulièrement destinée à l'alimentation des jeunes enfants, on fait macérer dans un grand verre d'eau ou de lait une cuillerée à bouche de la farine pendant douze heures ; on a soin de remuer de temps en temps le mélange, puis on passe à travers un tamis fin qui retient les particules les plus grossières de la farine, et l'on obtient ainsi un liquide que l'on fait bouillir en ayant soin de le saler ou de le sucrer, jusqu'à consistance de gelée très-molle. Cette gelée à un goût agréable ; elle a un très-léger parfum de vanille et est acceptée avec plaisir par les enfants.

ANALYSE DE LA FARINE D'AVOINE.

Nous avons analysé cette farine ; voici les différents procédés que nous avons employés pour déterminer les principaux éléments qui la constituent.

Pour connaître la quantité d'eau, nous avons maintenu la farine dans une étuve chauffée à + 110°, jusqu'à ce que son poids reste stationnaire, et voici les chiffres obtenus :

		P. 100	Moyenne
7 gr,461 de farine desséchée à + 110°	perdent 0 gr,604 d'eau.	8,1	} 8,7
2 gr,865 id.	11. 0 gr,282 id.	9,4	

Pour les matières grasses nous avons épuisé la farine par l'éther anhydre, et nous avons fait évaporer ce dernier en élevant sa température jusqu'à + 110°.

		P. 100	Moyenne.
15 gr,280 de farine ont donnée	1 gr,248 de matières grasses.	8,1	} 7,5
3 gr,184 id.	0 gr,232 id.	1,9	

Pour la recherche de l'amidon, nous avons d'abord enlevé la dextrine et les matières solubles par l'eau et les matières grasses par l'éther, puis nous avons transformé l'amidon en glucose par l'acide sulfurique, et prolongé l'ébullition du mélange jusqu'à ce que la décomposition fût complète, c'est-à-dire tant que l'iode donnait, avec une goutte de solution, une coloration bleue. Après avoir neutralisé le mélange par le carbonate de baryum, et séparé le sulfate de baryum produit par la filtration, nous avons pesé dans une capsule, après évaporation à + 100°, la masse restante ; nous avons ainsi obtenu le poids de la glucose fournie par l'amidon, et par cela même le poids de ce dernier, puisque 18 parties de glucose correspondent à 16,2 d'amidon. Voici les chiffres obtenus :

2 gr. 410 de farine donnent 2 gr. 117 de glucose ou, pour cent, 90,4, qui correspondent à 80,2 pour cent d'amidon. Ce poids, rapporté à la composition générale de la farine d'avoine, donne amidon pour cent 64.

Pour les matières azotées, on ne peut obtenir le gluten par la malaxation, et l'on ne peut déterminer la quantité de matières albuminoïdes qu'en évaluant la quantité d'azote, puis en calculant le poids de matières albuminoïdes qui correspond à celui d'azote trouvé.

Nous avons employé le procédé de M. Peligot, qui dose l'azote à l'état d'ammoniaque, en chauffant la farine avec de la chaux sodée, et, en recueillant le gaz dans de l'acide sulfurique titré. Voici le résultat de cette opération :

Farine desséchée à + 110°.....	0,442
La liqueur normale titrée marquait	
avant l'opération.....	21,5
Après l'analyse.....	20,1
Ce qui correspond à.....	2,0 p.°/o d'azote
Ce qui fait pour la farine sèche.....	12,2 —
Et pour la farine humide.....	11,7 —

Enfin, pour déterminer les matières minérales, nous avons calciné une certaine quantité de farine..... 2 gr 887, qui a fourni..... 0 gr 050 de cendres, ce qui fait..... 1,5 pour cent de matières minérales.

En résumé, donc, l'analyse de la farine a donné les chiffres suivants :

Eau.....	8,7
Matières grasses.....	7,5
Amidon	64,0
Matières azotées (gluten).....	11,7
Matières minérales.....	1,5
Cellulose, matières non dosées et perte....	7,6

Daas l'analyse d'une farine semblable, Payen a trouvé :

Eau.....	10,77
Matières grasses.....	5,50
Amidon.....	60,59
Matières azotées.....	14,39
Matières minérales.....	3,25
Cellulose.....	5,50

100

Payen et Wood ont fait l'un et l'autre deux tableaux comparatifs fort curieux et forts importants, basés sur l'analyse des différentes céréales. Voici les principaux éléments de ces tableaux :

No. 1.

Composition immédiate des céréales ou principales graminées alimentaires.

GRAINES.	AMIDON	Matières azotées.	Dextrine et substances congénères	Matières grasses.	Cellulose ou tissu végétal.	Matières minérales.
Seigle.....	67.65	12.50	11.90	2.25	3.10	2.60
Orge.....	66.43	19.96	10	2.76	4.75	3.10
Avoine.....	60.59	14.39	9.25	5.50	7.06	3.25
Maïs.....	67.55	12.50	4	8.80	5.90	1.25
Riz.....	89.15	7.05	1	0.83	1.10	0.90

No. 2.

Tableau des quantités d'azote, de carbone, de matières grasses et d'eau dans 100 parties de différentes substances alimentaires.

GRAINES.	AZOTE.	CARBONE.	GRAISSE.	EAU.
Lentilles.....	3.75	40	2.65	12
Blé.....	3	40	2.10	12
Farine blanche.....	1.64	39	1.80	14
Farine de Seigle.....	1.75	41	2.25	15
Orge.....	1.90	40	2.20	13
Maïs.....	1.70	44	8.80	12
Sarrasin.....	1.95	40	2.	12
Riz.....	1.08	43	0.80	13
Farine d'avoine.....	1.95	41	6.10	13

DE LA VALEUR NUTRITIVE DE LA FARINE D'AVOINE.

Pour juger au point de vue théorique le pouvoir nutritif d'une substance quelle qu'elle soit, il faut non-seulement prendre en considération la quantité de ces matières azotées et celle des matières ternaires.

En appliquant ce principe à la détermination du pouvoir nutritif du gruau d'avoine, on voit d'abord que la quantité d'azote est plus élevée que dans toutes les autres céréales ; d'après notre analyse, en effet, cette farine contient 2 p. 100 d'azote, chiffre à peu près analogue à celui donné par Payen dans le tableau précédent, et qui est de 1,95, tandis que dans les autres farines on trouve seulement : pour celle du blé 1,64 ; celle du seigle 1,75 ; celle du riz 1,08.

Si la détermination du chiffre d'azote est facile, il n'en est pas de même des matières ternaires ; il faut, pour arriver à des données précises, déterminer la quantité de chaleur que peut produire le carbone et l'hydrogène contenus dans les matières grasses et dans l'amidon, en supposant qu'ils se réduisent totalement en eau, et en acide carbonique par suite des oxydations qu'ils subissent dans l'organisme. Pour arriver à ce résultat, il est nécessaire de calculer d'abord la quantité de chaleur que peut dégager en brûlant le carbone contenu dans l'aliment, puis celle que l'hydrogène peut également développer, en ayant soin toutefois, à l'égard de ce dernier chiffre, de déduire la quantité d'hydrogène capable de former de l'eau avec l'oxygène contenu dans le même aliment. Cette dernière partie de l'hydrogène étant supposée à l'état d'eau, par

conséquent brûlée et incapable de produire de la chaleur par une combustion nouvelle.

Pour rendre encore les résultats plus comparables, on doit prendre pour type la quantité de chaleur produite par le carbone et réduire théoriquement l'hydrogène en carbone, c'est-à-dire la ramener par le calcul à la quantité de carbone qui produirait la même quantité de chaleur, abstraction faite toujours de la quantité d'hydrogène supposée à l'état d'eau.

On sait par les expériences de M. Regnault que 1 gramme de carbonate dégage en brûlant 34,462 calories et 1 gramme d'hydrogène 8,080 calories. Il est évident, dès lors, que pour réduire en carbone l'hydrogène d'un composé organique, on devra déduire une quantité d'hydrogène suffisante pour former de l'eau avec l'oxygène du corps en expérience, et multiplier l'excédant par le rapport $\frac{34,462}{8,080}$

Ajoutons que pour les matières grasses, qui sont des corps complexes, l'expérience a prouvé qu'en réduisant l'hydrogène en carbone, on doit en moyenne considérer la chaleur produite par elle comme égale à celle que détermine du carbone pur, c'est-à-dire à 100.

Quant à l'amidon, il dégage en brûlant une quantité de chaleur égale à 72 de carbone.

Si maintenant nous appliquons toutes ces données à la farine d'avoine, nous trouvons, en nous basant sur les chiffres de notre analyse, que les 7,5 de matières grasses représentent également cette même quantité de carbone, et les 64 d'amidon, 34 de carbone.

Et, si maintenant nous établissons la comparaison entre les éléments azotés ou plastiques et les éléments ternaires ou respiratoires, nous avons les nombres qui suivent :

Éléments plastiques.....	10
Éléments respiratoires.....	35

Les développements dans lesquels nous sommes entrés permettent maintenant d'établir sur des bases précises, mais toujours d'une façon théorique, la valeur nutritive de la farine d'avoine, comparée à celle des autres aliments surtout de ceux employés chez les jeunes enfants ; et, en nous basant sur les chiffres fournis par Liebig, nous pouvons établir le tableau suivant :

	Éléments plastiques.	Éléments respiratoires.
Farine d'avoine.....	10	35
Lait de femme.....	10	38
Lait de vache.....	10	30
Lait de vache écrémé..	10	25
Farine de froment.....	10	50

Nous appellerons surtout l'attention sur les premiers de ces chiffres, qui montrent l'analogie qui existe entre la comparaison des éléments plastiques et respiratoires dans le lait de femme et la farine d'avoine. Nous sommes loin cependant de conclure à la valeur identique de ces deux aliments ; mais il y a là une analogie que nous ne pouvons passer sous silence.

Il est encore un point qu'il faut signaler au point de vue de la valeur nutritive de la farine d'avoine ; c'est la quantité de fer contenue dans les matières minérales retirées de cette farine. Boussingault, qui a fait sur le contenu dans les aliments une longue série d'analyses, a trouvé les chiffres suivants :

Avoine..	0,0131
Pain blanc.....	0,0048
Lait de vache.....	0,0018
Maïs.....	0,0036
Chair musculaire du bœuf....	0,0048
Lentilles.....	0,0083

Dans ces analyses, le fer est exprimé à l'état métallique et correspond à 100 gr. de matières.

L'avoine, comme ces chiffres le montrent, est un des aliments qui contient le plus de fer.

D'après tout ce qui précède, on voit que théoriquement,

soit par les matières azotées contenues, soit par les éléments respiratoires qu'elle renferme, soit enfin par les principes minéraux qui la constituent, la farine d'avoine apparaît comme un des éléments les plus nutritifs; voyons si l'expérimentation vient confirmer ces premières données.

ALIMENTATION DES JEUNES ENFANTS PAR LA FARINE D'AVOINE.

Plusieurs raisons nous engageaient à expérimenter cet aliment dans le jeune âge. En Angleterre, on prétend que la farine d'avoine est surtout recommandée pour les enfants; de plus, on peut, grâce à des pesées successives, juger plus facilement, à cette époque, des résultats de cette alimentation; enfin, les conclusions théoriques auxquelles nous étions arrivés, et qui rapprochent d'une façon si curieuse la farine d'avoine du lait de femme, portaient encore à faire ces expériences.

Nous avons donné à plusieurs enfants de notre clientèle la farine d'avoine, et toujours nous avons obtenu des résultats fort avantageux. Nous appellerons surtout l'attention sur les quatre faits suivants où il s'agissait d'enfants exclusivement nourris avec du lait de vache et de la farine d'avoine.

Les enfants prenaient la farine macérée dans du lait, puis soumise à une cuisson légère, après avoir séparé par le tamis les particules les plus grossières de cette farine, en suivant d'ailleurs les règles que nous avons indiquées plus haut; on donnait cette gelée à la cuillère, et la quantité était en moyenne d'un grand verre par jour, quelquefois même on doublait la dose; sous l'influence de ce régime joint à l'alimentation au biberon, les enfants ont profité.

Si l'on se reporte aux chiffres donnés par MM. Bouchaud, Louis Odier et René Blache, on voit que ces chiffres se rapprochent de ceux des enfants qui prennent le sein d'une bonne nourrice.

Nous avons aussi employé la farine d'avoine chez d'autres enfants, pour suppléer à l'alimentation insuffisante de la mère et, là encore, nous avons obtenu d'excellents résultats.

La farine d'avoine, préparée comme nous l'avons dit plus haut, est très-bien supportée par les enfants, et, point essentiel, elle ne paraît pas développer la diarrhée; elle semble même arrêter cette dernière lorsqu'elle existe. Depuis longtemps, en effet, Hoffman a vanté les qualités antidiarrhéiques de la farine d'avoine et de sa tisane; Poiré, en 1826, signale un sirop d'avoine très-estimé par les Allemands pour la colique, et nommé *sirop de Luther*, parce que ce célèbre réformateur, sujet aux maux de ventre, en faisait usage.

En résumé, la farine d'avoine, que l'analyse et l'examen du pouvoir nutritif nous ont montré être un aliment précieux et supérieur aux autres farineux, a donné dans la pratique des résultats assez encourageants pour que nous puissions aujourd'hui exprimer le désir que ces essais soient continués et généralisés, surtout dans les établissements hospitaliers et les crèches, où l'alimentation des jeunes enfants est si difficile.

Loin de nous est la pensée de vouloir assimiler un seul instant l'allaitement à cette nourriture artificielle. Nous ne considérons la farine d'avoine, ici, que comme un précieux adjuvant, venant suppléer à l'alimentation insuffisante d'une nourrice, ou bien encore venant aider l'alimentation artificielle au biberon.

CHIMIE DOMESTIQUE.

TEINTURE EN JAUNE PAILLE.

On mélange, dans un litre d'eau, 125 grammes d'orcéine bleue et 16 grammes de potasse; on fait cuire le tout; on en prend un verre que l'on met dans un peu d'eau chaude, et l'on s'en sert pour teindre les plumes; on ajoute à cette dernière mixture un peu d'acide nitrique.

TEINTURE EN VERT.

Après avoir teint les plumes en bleu de ciel, suivant le procédé indiqué, on les plonge dans une mixture d'eau et d'acide nitrique.

TEINTURE EN GRIS.

On fait cuire 250 grammes de cachou dans deux litres d'eau; on passe le tout au travers d'un morceau de toile, on ajoute 4 litres d'eau chaude, et l'on y plonge les plumes encore humides; quand elles ont pris la couleur, on les retire; on ajoute à la teinture un peu de sulfate de fer, et l'on y remet les plumes pour *fonce* la nuance qui devient un peu rougeâtre. Si l'on veut composer un gris-bleu, ou bien un gris-jaune, on ajoute aux substances déjà indiquées du bois de campêche dans le premier cas, du bois de fustet dans le second cas. Si les plumes sont un peu collées par cette teinture, on les rince dans de l'eau de lessive.

TEINTURE EN NOIR.

On prépare un bain composé de 12 litres d'eau, de 64 grammes de sulfate de fer, de 32 grammes de crème de tartre et de 16 grammes de sulfate de cuivre; on fait cuire ces substances pendant une heure, on y plonge les plumes, on les y laisse pendant vingt-quatre heures; on

les retire, on les rince dans de l'eau lessivée, jusqu'à ce qu'elles n'aient plus d'odeur, puis on prépare une teinture composée de 2 kilos de bois de campêche, d'un kilo de quercitron, que l'on fait cuire dans 14 litres d'eau. On y plonge les plumes, qui doivent y rester pendant vingt-quatre heures; on les retire; on les passe dans un litre d'eau, auquel on a ajouté 15 gouttes d'acide sulfurique, puis on les rince dans de l'eau de lessive.

Les quantités indiquées sont considérables; il faut se régler, en général, sur les proportions suivantes: pour un demi-kilo de plumes, on emploie six à sept litres de teinture liquide, c'est-à-dire mélangés avec de l'eau, comme nous venons de l'indiquer.

Quand les plumes sont *chiffonnées*, c'est-à-dire lorsque, par un long usage, les brins se sont ramassés et presque collés ensemble, on les place pendant quelques instants au-dessus de la vapeur d'eau bouillante, ou bien on les plonge dans une eau tiède, et graduellement dans de l'eau plus froide, jusqu'à ce que l'on ait atteint la température de l'eau froide. On fait sécher comme toujours, c'est-à-dire en agitant les plumes.

RECETTES DE TOILETTE.

COLD-CREAM, PÂTE POUR BLANCHIR LE VISAGE ET LES MAINS.

Prenez 250 grammes d'amandes douces, 64 grammes de blanc de baleine, 16 grammes de cire blanche; pelez et pilez les amandes dans un mortier de marbre; ajoutez-

y le blanc de baleine, la cire, 32 grammes d'eau de roses. 8 grammes d'eau de Cologne, et quelques gouttes de benjoin ; faites fondre tous ces ingrédients au bain-marie ; remplacez-les dans un mortier de marbre, et, quand ils sont figés, pilez le tout ensemble, jusqu'à ce que vous en ayez fait une crème que vous placez dans des pots. Après s'être lavé, on s'en frotte doucement la peau ; on s'essuie au bout d'une heure. Cette crème fait disparaître les inflammations du visage.

DENTIFRICE.

Prenez 32 grammes de camphre, un demi-litre d'alcool ; mettez le tout dans un bocal, que vous placez dans une terrine pleine d'eau ; faites cuire ; quand le camphre est dissous, retirez du feu, et mettez l'alcool dans une bouteille que vous bouchiez soigneusement.

Chaque fois que l'on veut se rincer la bouche on jette dans l'eau quelques gouttes de cet alcool camphré ; l'usage en doit être au moins quotidien et constitue l'un des meilleurs préservatifs contre les maux de dents.

DENTIFRICE. (Autre.)

Le charbon des foyers (charbon de bois) peut faire une poudre dentifrice excellente, si on a la précaution de la réduire en poudre impalpable, comme si elle avait été porphyrisée. Si l'on s'est borné à écraser plus ou moins bien le charbon dans un mortier avec le pilon, il faut tamiser cette poudre et ne se servir que de celle qui a passé à travers le tamis.

(Gazette de médecine.)

EAU DE BOTOT.

Prenez 32 grammes de semence d'anis, 8 grammes de clou de girofle, 8 grammes de canelle ; pilez soigneusement ces ingrédients ; mettez-les infuser pendant huit jours dans un litre 1/2 d'eau-de-vie ; au bout de ce temps, ajoutez un peu plus d'un gramme d'huile de menthe poivrée, et 4 grammes de teinture d'ambre. Passez le tout dans un papier à filtrer.

EAU DE BOTOT. (Autre.)

Eau-de-vie.....	1 litre.
Huile essentielle de menthe poivrée.....	4 grammes.
Semence d'anis étoilé.....	32 —
Girofle.....	8 —
Cannelle.....	8 —
Cochenille.....	4 —
Racine de pyrèthre.....	32 —
Quinquina rouge.....	4 —

Mettez tous ces ingrédients dans l'eau-de-vie pendant huit jours au moins, douze jours au plus, et faites infuser dans un flacon hermétiquement bouché ; ensuite, faites filtrer et conservez en bouteille bien bouchée.—On met quelques gouttes de cette préparation dans un verre d'eau, et l'on s'en sert pour nettoyer la bouche. L'eau de Botot est un très bon spécifique pour la conservation des dents.

EAU D'HELIOTHROPE.

Faites infuser, dans un demi-litre d'alcool à 33 degrés, 6 grammes de vanille et 60 grammes d'eau de fleur d'orange double ; faites filtrer, et colorez avec de la teinture de cochenille.

EAU DE COLOGNE.

1 litre d'alcool à 36 degrés.	
3 gramme d'essence de romarin.	
— — de cédrat.	
— — de citron.	
— — de bergamotte.	
— — de néroli.	

On laisse infuser pendant deux heures, puis on filtre ce mélange, et on le met en bouteilles soigneusement bouchées. Cette eau de Cologne revient à 4 fr. environ le litre.

EAU-DE-VIE DE GAIAC.

Faites infuser pendant quinze jours 60 grammes de bois de gaïac, dans un litre d'eau-de-vie ; agitez la bouteille de temps en temps, filtrez la liqueur. Cette eau-de-vie constitue un excellent dentifrice ; on en met quelques gouttes dans un verre d'eau pour se laver la bouche, après s'être brossé les dents.

EAU POUR LISSER LES CHEVEUX.

200 grammes d'eau ordinaire.
5 grammes de gomme adragant.
80 grammes d'alcool trois-six.
8 grammes d'eau de roses.

On mêle ces ingrédients, on les laisse dans un vase pendant vingt-quatre heures, on les passe dans un linge, et l'on se sert de ce mélange à l'aide d'une petite brosse.

EAU-DE-VIE DE LAVANDE.

On fait infuser pendant trois jours 500 grammes de fleurs fraîches de lavande dans un litre d'eau-de-vie ; on filtre, et l'on ajoute 33 grammes d'ambre, ou de roses, ou de citronnelle, ou de bergamotte.

ELIXIR POUR LES DENTS.

Mélangez les substances suivantes : 500 grammes d'alcool à 36 degrés, 1 gramme de sulfate de quinine, 4 grammes d'écume de menthe anglaise, 60 grammes de teinture de cochenille.

ELIXIR POUR LES DENTS. (Autre.)

Alcool à 36 degrés.....	500 grammes.
Sulfate de quinine.....	1 —
Essence de menthe anglaise....	5 —
Teinture de cochenille.....	60 —

Cet élixir est fort bon pour prévenir les maux de dents ; on en met tous les jours quelques gouttes dans l'eau avec laquelle on nettoie la bouche. On l'emploie simultanément avec la *poudre végétale d'entifrice*. (Voir la table des matières.)

LAIT VIRGINAL POUR RAFRAICHIR LE TEINT.

On prend 20 grammes d'amandes douces, 8 grammes d'amandes amères ; on les plonge dans de l'eau bouillante, afin de les piler ; on les place dans un mortier de marbre, et on les pile, en y ajoutant, peu à peu, 140 grammes d'eau de rose ; on passe tout cela au travers d'un morceau de mousseline ; on y ajoute un gramme de benjoin.

MIEL ROSAT.

Cette préparation est salutaire pour les inflammations du gosier et de la bouche. On prend 30 grammes de feuilles de roses, on les fait infuser pendant quelques jours dans 100 grammes d'eau et l'on ajoute ensuite 200 grammes de miel ; on emploie le miel rosat en le mélangeant avec une quantité quadruple d'eau ; il sert pour les gargarismes.

PATE D'AMANDES POUR LA TOILETTE.

Prenez 500 grammes d'amandes amères, plongez-les dans de l'eau chaude pour les peler aisément ; mettez dans un mortier de marbre les amandes, 60 grammes d'estragon, 60 grammes de savon et 60 grammes de miel ; pilez ces ingrédients et placez-les dans une terrine que vous mettez sur le feu. Remuez sans cesse et doucement, avec une cuiller de bois, retirez du feu, mettez cette pâte dans des pots ; elle est excellente pour blanchir et adoucir les mains, et pour prévenir les gerçures.

PARFUMS.

Il est facile de préparer soi-même les parfums que l'on préfère. On prend des pétales de rose, — ou de jasmin, — ou d'œillet, — ou de violettes ; on met, dans un petit bocal de verre, un lit de pétales, — un lit de sucre pulvérisé ; quand le bocal est rempli, on le bouche hermétiquement, on le place au soleil pendant huit jours consécutifs ; après ces huit jours, on vide le contenu du bocal dans un morceau de tissu de laine, on le presse, on met le

liquide dans de petits flacons que l'on bouche soigneusement.

POMMADE POUR LE VISAGE.

Les ingrédients composant cette pommade doivent être aussi frais que possible; il faudra donc la préparer soi-même, et par petite quantité. Nous en recommandons l'usage, mais non l'abus; on pourra s'en servir sans inconvénient deux fois par semaine. Cette pommade a pour effet de rafraîchir le teint, de le rendre uni, de faire disparaître les rougeurs et les gerçures.

15 grammes d'huile d'amandes douces.

15 grammes de blanc de baleine.

4 grammes de cire blanche.

On place ces ingrédients dans un morceau de mousseline au-dessus d'un pot à pommade; on jette de l'eau bouillante sur ces substances jusqu'à ce qu'elles soient fondues et passées au travers de la mousseline; on les mêle avec une spatule de bois; quand l'eau est froide et la pommade à peu près figée, on jette l'eau, et l'on couvre soigneusement la pommade.

On se lave le soir avec de l'eau et du savon, et, le matin en se levant, on étend un peu de cette pommade sur le visage; on l'y laisse pendant une heure, puis on s'essuie.

POMMADE POUR PREVENIR ET ARRÊTER LA CHÛTE DES CHEVEUX.

Faites fondre au bain-marie 120 grammes de moelle de bœuf purifiée, 30 grammes d'huile d'amandes douces, 60 grammes de beaume nerval; quand ces ingrédients sont bien liquides, passez-les au travers d'un linge fin, dans un pot de porcelaine; joignez-y 60 grammes de beaume noir du Pérou, et une dissolution de 80 centigrammes d'extraît alcoolique de cantharides, dans 4 grammes d'alcool; mettez en pot. On frotte tous les soirs, avec cette pâte, les places qui, sur la tête, sont dégarnies de cheveux.

POMMADE A LA MOELLE DE BŒUF POUR L'ENTRETIEN DE LA CHEVELURE.

Les graisses doivent (si on ne peut s'en procurer qui soient purifiées) être d'abord pilées, puis fondues au bain-marie, et enfin passées au travers d'un morceau de canevas.

La pommade se compose d'un tiers de moelle, d'un sixième de graisse de bœuf et d'un tiers et un sixième de graisse de porc. Le mélange doit être fait dans cette proportion, quelle que soit la quantité de pommade que l'on veut préparer. On pile et l'on fait fondre ces graisses séparément, si, comme nous l'avons déjà dit, on ne peut les avoir déjà purifiées; dans le cas opposé, on fait fondre les graisses ensemble au bain-marie, on les passe. On parfume cette pommade en y ajoutant, au moment de la passer, 30 grammes d'une essence quelconque par 500 grammes de graisse.

POMMADE AU QUINQUINA POUR LES CHEVEUX.

(*Excellente.*)

On prend 125 grammes de graisse de porc, épurée et fraîche, deux petites cuillerées de quinquina en poudre, on mélange ces ingrédients à l'aide d'une cuiller d'argent; on met en pots.

POUDRE DE RIZ.

La poudre de riz est d'un usage à peu près général; on l'emploie pour se rafraîchir l'épiderme et le garantir du hâle. Le meilleur moyen d'user de cette poudre est de laver le visage avec du lait virginal, et, sans l'essuyer, de le couvrir de poudre de riz, à l'aide d'une houpe de cygne; on conserve cette poudre pendant quinze à vingt minutes, puis on s'essuie avec l'intérieur d'un morceau de ouate.

Malheureusement la poudre de riz livrée par le commerce n'est pas toujours absolument pure; on peut aisément la préparer soi-même. Après avoir bien lavé du riz de première qualité, on le place sur le feu avec de

l'eau, on le laisse cuire jusqu'à ce qu'il ait absorbé l'eau; on le retire du feu, on l'étend sur du papier blanc, on le laisse sécher au soleil; quand il est bien sec, on le pile par petites quantités, afin qu'il soit réduit en poudre impalpable, puis on le passe dans un tamis et on le conserve dans des boîtes de carton.

Quelques personnes y ajoutent un peu de carmin en poudre, afin que la poudre de riz soit un peu rose et se rapproche de la teinte de l'épiderme.

POUDRE POUR LES DENTS.

32 grammes de magnésie anglaise, 64 grammes de quinquina rouge en poudre, 1 gramme d'essence de menthe, 1 gramme de carmin. (Très bonne recette.)

POUDRE POUR LES DENTS. (*Autre.*)

On réduit en poudre 8 grammes de charbon de bois de tilleul, 8 grammes de racine d'acore (*acorus calamus*) et 8 grammes de feuille de sauge; on mélange le tout.

Cette poudre est excellente pour raffermir les gencives, prévenir la carie, et maintenir les dents en bon état; elle est peu coûteuse, et facile à préparer.

POUDRE DENTIFRICE.

20 grammes de charbon lavé réduit en poudre, 40 grammes de quinquina, 10 grammes de tannin pur, 20 grammes de calamus aromatique; mélangez bien ces ingrédients; ajoutez un peu d'essence de menthè.

POUDRE VEGETALE POUR LES DENTS.

Charbon lavé réduit en poudre. 20 gram.

Quinquina..... 40 —

Tannin pur..... 10 —

Calamus aromatique..... 20 —

Menthe..... 20 —

Toutes ces substances doivent être réduites en poudre impalpable, et bien mélangées.

SACHETS PARFUMÉS.

On fait ces sachets plus ou moins élégants: en taffetas uni ou brodé, ou bien en mousseline. On les place dans les armoires à linge, afin de combattre l'odeur toujours désagréable que répand le linge nouvellement blanchi.

SACHET A LA ROSE.

125 grammes de feuilles de roses, séchées à l'ombre et pulvérisées.

64 grammes de bois de sandal pilé.

2 grammes d'huile de roses.

Mélangez ces ingrédients pendant un quart d'heure; mettez en sachet.

SACHET A L'HELIATROPE.

122 grammes de racine de violettes.

64 grammes de feuilles de roses.

16 grammes de vanille en gousse.

4 grammes de musc.

Pulvériser le tout, mêlez, ajoutez quelques gouttes d'huile d'amandes; mêlez encore; mettez en sachet.

3 chimie domestique

125 grammes de feuilles de roses, séchées à l'ombre et pulvérisées.

64 grammes de bois de sandal pilé.

2 grammes d'huile de roses.

Mélangez ces ingrédients pendant un quart d'heure; mettez en sachet.

SACHET A L'HELIOTROPE.

125 grammes de racine de violettes.

64 grammes de feuilles de roses.

11 grammes de vanille en gousse.

4 grammes de musc.

Pulvériser le tout, mêlez, ajoutez quelques gouttes d'huile d'amandes; mêlez encore; mettez en sachet.

SACHET PARISIEN.

32 grammes de poudre d'iris.

32 grammes d'acore.

4 grammes d'écorce d'écorce d'oranges sèches.

16 grammes de benjoin.
8 grammes de bois de sandal jaune.
Un peu d'ambre et un *souppçon* de musc ; pulvériser et mêlez.

SACHET DE LAVANDE.

250 grammes de fleurs de lavande.
64 grammes de gomme de benjoin.
16 grammes d'huile de lavande.
Pulvériser, et mêlez.

SAVON DE TOILETTE.

On prend 500 grammes de savon blanc de Marseille, que l'on coupe par petits morceaux ; on les fait fondre au bain-marie, avec quelques granules d'eau de rose et d'eau de fleur d'oranger, et quelques pincées de sel. On peut mettre plus ou moins d'eau de rose et d'eau de fleur d'oranger. Quand le savon est fondu, on le passe dans un tamis. On le laisse refroidir pendant vingt-quatre heures ; on le coupe en tranches très-minces, on le fait sécher au soleil, mais non à l'air.

Quand il est bien sec, on le fait fondre de nouveau avec de l'eau de rose et de l'eau de fleur d'oranger, on le passe une seconde fois, on le fait sécher comme cela vient d'être indiqué.

On peut se servir de ce savon pour se laver le visage.

TACHES DE ROUSSEUR.

Le remède réussit, sinon infailliblement, du moins assez souvent.—On mélange deux grammes de sel de soude avec deux grammes d'esprit de lavande, et un peu moins de 200 grammes d'eau de pluie ; on humecte le visage deux ou trois fois par jour, avec cette préparation.

RECETTES DIVERSES.

ELIXIR ANTICHOLOERIQUE.

On prépare cet élixir à l'avance, de façon à pouvoir en disposer dans les cas de choléra, de cholérine, de dysenterie, de maux d'estomac et de migraine.

Les doses varient suivant l'âge et l'intensité du mal ; six à huit gouttes sur un morceau de sucre ou dans un demi-verre d'eau suffisent pour les enfants de quatre à huit ans ; il en faut moins pour les enfants plus jeunes ; la moitié d'un verre à liqueur pour les personnes qui ont atteint leur croissance ; un verre à liqueur au cas d'attaque violente de choléra ou de dysenterie.

On fait macérer pendant trois jours 5 grammes de genièvre dans 1000 grammes d'alcool ; on passe et l'on ajoute :

16 grammes de semence d'angélique ;
16 grammes de semence d'anis ;
16 grammes de calamus aromaticus ;
16 grammes de racine de gentiane.

On laisse macérer pendant trois jours ; on filtre au papier non collé, on conserve en flacon bien bouché.

ELIXIR POUR CALMER LES DOULEURS DE DENTS CARIÉES.

Mélangez 8 grammes d'éther, 25 centigrammes d'opium, 20 gouttes d'essence de girofle. On met cet élixir sur un peu de coton, que l'on introduit dans la dent cariée.

GUERISON DES ENTORSES.

Ce remède peut s'appliquer aux entorses, même anciennes ; son efficacité est incontestable.

On prend un grand verre de vinaigre, 500 grammes de sel gris, une moitié de chandelle ; on fait fondre ces ingrédients sur le feu pendant une journée entière ; on pose sur l'entorse des compresses aussi chaudes que possible trempées dans ce mélange ; on ne doit pas quitter le lit pendant cette opération. Si l'entorse n'avait pas complètement disparu, il faudrait répéter le traitement le lendemain. Ce remède est infaillible.

POMMADE POUR GUERIR LES ENGELURES ET LES BRULURES

250 grammes de graisse de bœuf bien fondue, cumée et nettoyée pendant la cuisson ; on y ajoute un demi-kilogr. d'huile de lin, 125 grammes de cire jaune ; on laisse bouillir le tout pendant sept à huit minutes, en mêlant toujours ces ingrédients placés dans un vase neuf.

Emploi de la pommade.

On étend la pommade sur du papier brouillard, on l'expose à la chaleur d'une bougie allumée. Quand la pommade est un peu fondue, on l'applique sur la brûlure ou l'engelure ; on n'y touche plus jusqu'à ce que le papier tombe de lui-même. On renouvelle le pansement si la guérison n'est point complète.

POMMADE GUERISSANT LES BRULURES.

Prenez 250 grammes d'axonge (graisse de porc bien épurée), 125 grammes de cire jaune ; faites fondre les deux substances ensemble dans un pot de terre n'ayant pas encore servi ; ajoutez 125 grammes de blanc de céruse, autant de cadmie (*) ; quand le tout est fondu, remuez, retirez du feu ; continuez à mélanger toutes ces substances jusqu'à ce que la mixture soit refroidie.

Emploi.

On étend la pommade, en couche aussi mince que possible, sur un morceau de toile dans lequel on a fait au préalable quelques fentes ; on renouvelle la couche de pommade soir et matin : la douleur est instantanément calmée.

REMEDE CONTRE LES BRULURES.

Il s'agit simplement de plonger la brûlure dans de l'eau aussi chaude qu'on pourra la supporter ; la douleur cesse immédiatement, à la condition de renouveler cette eau dès qu'elle se refroidit un peu.

VARIETES.

RECETTE SIMPLE ET FACILE POUR GUÉRIR LES BRULURES.

Prenez une poignée de fiente de poule, une demi-livre de beurre frais ou de saindoux, deux ou trois feuilles de sauge.—Mettez dans un pot et faites bouillir trois quarts d'heure environ.—Passez le tout dans un linge en pressant fortement, et versez la liqueur obtenue dans un pot ou dans un verre.

Mettez de cet onguent sur votre brûlure et renouvelez soir et matin jusqu'à complète guérison. La douleur dis-

paraît presque subitement, les cloches de la plaie se dissolvent, et aucune cicatrice ne paraît, même pour les brûlures très-profondes.

L'expérience, souvent répétée, a démontré l'efficacité de ce remède, que nous recommandons à nos lecteurs en pareil accident.

GUERISON DES PANARIS.

Dès que l'on sent au doigt les battements et la douleur, symptômes avant-coureurs du panaris, aussitôt

qu'on y remarque cette rougeur qui annonce une inflammation interne, il faut se procurer de l'onguent gris (onguent napolitain ou mercuriel), et on en fait un petit cataplasme dont on entoure le doigt malade.

C'est à nu qu'il faut mettre l'onguent sur le doigt, car un linge intermédiaire empêcherait l'efficacité du médicament. Le panaris avorte, et la guérison arrive dès le lendemain. J'en ai répété l'expérience non pas une fois, mais chaque fois que j'en ai rencontré l'occasion : jamais la guérison n'a manqué.

Ma vénération pour ce petit moyen remonte au temps de mes études médicales. Tout le monde sait que l'étude de l'anatomie est entourée de dangers ; outre les miasmes cadavériques, les exhalaisons délétères, il y a les écorchures, les piqûres, accidents quelquefois mortels. Donc j'étudiais l'anatomie, je disséquais, en compagnie de Martin L... et d'A..., aujourd'hui l'un des meilleurs médecins de Marseille. D'A..., se fit une piqûre à laquelle il n'apporta aucune attention ; mais, à la fin de la séance, le doigt blessé était rouge, et d'A..., en nous le montrant, nous inquiéta vivement. Le soir, j'appris qu'il s'était mis au lit avec la fièvre. Le surlendemain, notre ami arrivait comme nous faire son service à l'hôpital de la Charité. Je m'informai du doigt blessé.—Guéri radicalement, s'écria-t-il ; j'ai mis mon doigt pendant plusieurs heures de suite dans un pot d'onguent gris, et l'inflammation a cédé en deux ou trois heures.

Les méchants et les ambitieux dorment peu.

La lassitude jointe à la sécurité dort plus profondément sur la paille que l'oisiveté vicieuse sur l'édredon.

La fatigue est l'oreiller du laboureur.

Parmi les passions, il en est qui conduisent au sommeil et d'autres qui l'éloignent de nous ; trop de bonheur comme trop de chagrin nous privent également de sommeil.

Aide tes voisins pour qu'ils t'aident à leur tour.

Si quelqu'un vous dit que vous pouvez vous enrichir autrement que par le travail et l'économie, ne l'écoutez pas, c'est un empoisonneur. (FRANKLIN.)

DES CORS AUX PIEDS.

Aujourd'hui (sauf à paraître ridicules), nous dirons un mot des *cors aux pieds*.

Les cors sont de petites excroissances dures qui se développent sur le pied et qui proviennent ordinairement de la compression causée par une chaussure trop étroite.

Le moyen de les prévenir est donc de ne se servir, autant que faire se peut, de chaussures trop étroites et courtes. Nous pourrions ajouter : et de se tenir toujours les pieds propres, car la saleté est une cause ordinaire des maladies des pieds, de la mauvaise odeur, etc.

Quant à guérir tout à fait les cors une fois qu'ils sont venus, c'est chose plus difficile. L'extirpation au moyen des instruments tranchants et aigus est, je pense, le seul remède bien efficace. Mais il faut y aller avec bien des précautions. Une coupure à un doigt du pied, là où l'os est si proche de la peau, peut avoir les suites les plus graves. Une jeune dame, voulant un jour se faire à elle-même cette petite opération, se piqua un tendon du doigt, tomba sans connaissance et fut atteinte d'une maladie nerveuse dont elle doit être morte maintenant. La dernière fois que je la vis, il y a cinq ans, elle était dans un état effrayant de maigreur et de souffrances ; il y avait cinq ou six ans que l'accident était arrivé.

Il faut donc, en coupant ses cors, avoir un soin extrême de ne point se faire saigner.

On les fait disparaître quelquefois avec des *émollients*, c'est à-dire en amollissant leur dureté ; cela suffit pour enlever la douleur ; mais après quelque temps elle revient avec le cor, dont la racine n'a pas été enlevée.

Il y a des pédicures qui enlèvent habilement les cors, mais il y en a d'autres qui n'enlèvent que l'argent et laissent le cor. Il faut avouer que l'un vaut mieux que l'autre...pour le pédicure.

MOYENS A EMPLOYER

QUAND LE FEU PREND AUX VÊTEMENTS.

Il se passe peu de jours que les journaux n'aient à constater la mort de quelque personne dont les vêtements ont pris feu. Ce sont toujours des femmes ou de pauvres enfants qui sont les victimes de ces accidents, et cela se conçoit, puisque leurs vêtements sont flottants et d'étoffes légères.

Bien qu'à l'occasion de ces accidents on ait donné et répété fréquemment le moyen d'en arrêter les funestes effets, nous l'indiquons ici de nouveau, et nous voudrions que tous les pères de famille donnassent cette instruction à leurs enfants.

Ce préservatif est bien simple, et il ne faut pour l'employer qu'un peu de présence d'esprit. Dirigez-vous vers un lit, et fourrez-vous dedans ; mettez-vous entre les matelas si vous le pouvez.

Ouvrir les fenêtres, se sauver dans l'escalier, dans la rue, c'est le meilleur moyen qu'on puisse employer pour activer l'incendie et courir à la mort ; crier au secours est sans aucune utilité.

Une dame s'est récemment sauvée d'une mort certaine par le moyen que nous venons d'indiquer. C'était la femme d'un chimiste. Son mari avait placé près du feu, et sans l'en prévenir, un ballon plein d'esprit de vin. Un coup de pincette fit tomber le ballon, l'alcool s'enflamma, et les vêtements de la jeune dame en furent couverts en un instant.

Il n'y avait pas de lit dans cette chambre, mais il y avait, étendu sur une table, un grand tapis vert. Prendre le tapis, s'envelopper et se rouler sur le parquet, fut pour la jeune dame l'affaire d'un instant. Il va sans dire qu'elle maîtrisa le feu sans peine, et qu'elle en fut quitte pour une robe brûlée, un tapis roussi ; et son mari, pour une expérience de chimie manquée.

Encore une fois, ce moyen est si simple, qu'il devrait être retenu par tout le monde.

C'est amasser un précieux trésor que d'honorer sa mère. PROV.

Ne te réjouis pas du lendemain, car tu ignores ce qu'il t'apportera. PROV.

Le premier épargné est le premier gagné. Poche percée ne tient pas le mil.

On se ruine aisément ; on ne s'enrichit qu'en peine prenant.

Qui apprend à ses dépens, apprend chèrement.

L'année du paresseux ne vient souvent ; une fois au plus tous les six ans.

Crains la sotte économie, comme la sotte dépense. Qui manque à gagner perd.

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRERES & DANSEREAU.